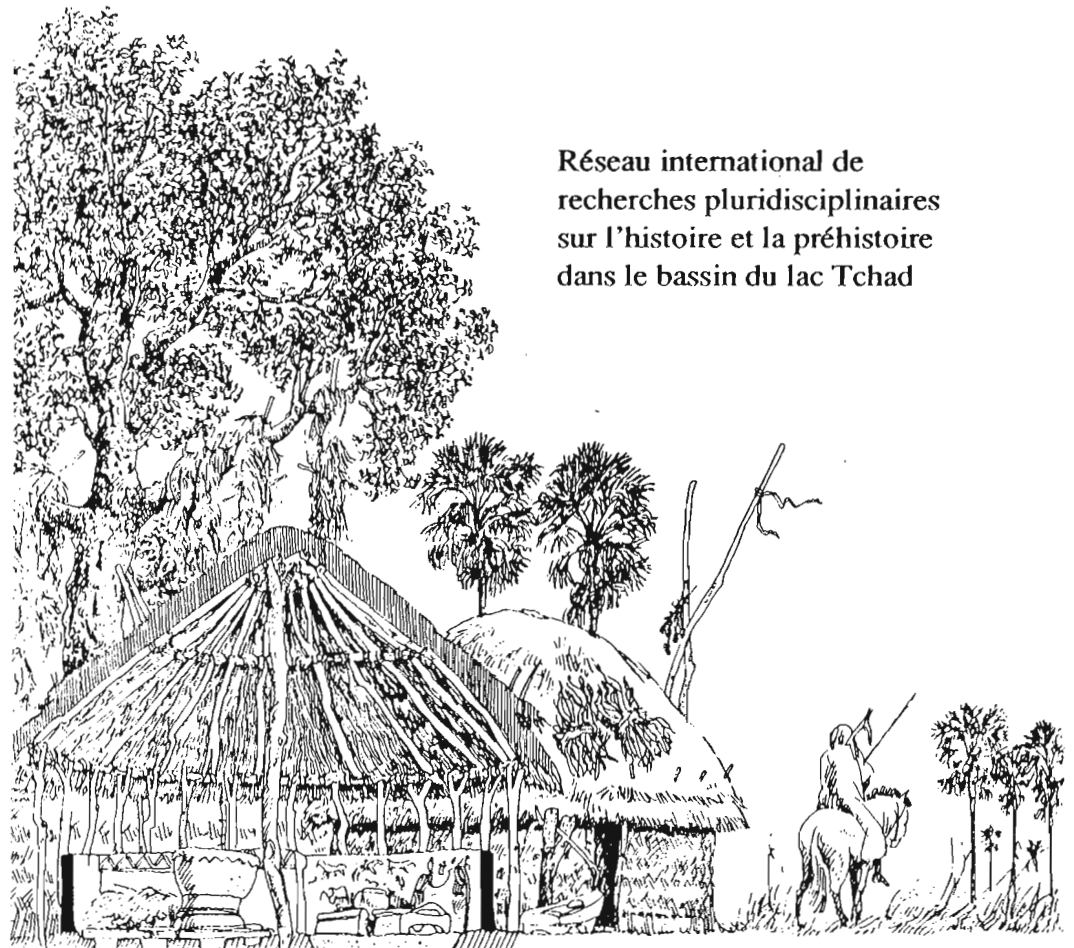


MEGA-TCHAD

92 / 1

Réseau international de
recherches pluridisciplinaires
sur l'histoire et la préhistoire
dans le bassin du lac Tchad



MEGA-TCHAD n° 92 -1
Année 1992

Coordination :

Catherine BAROIN (CNRS)
Daniel BARRETEAU (ORSTOM)
René DOGNIN (ORSTOM)
Pierre NOUGAYROL (CNRS)

ORSTOM

Laboratoire d'Archéologie Tropicale et d'Anthropologie Historique (LATAH)
72 route d'Aulnay - 93143 BONDY Cedex (FRANCE)

CNRS

Laboratoire de Langues et Civilisations à Tradition Orale (LACITO)
Département Langues et Parole en Afrique Centrale
44 rue de l'Amiral-Mouchez - 75014 PARIS (FRANCE)

Laboratoire de Recherches sur l'Afrique Orientale (LRAO)
1 place Aristide-Briand
92195 Meudon Cedex (France)

Adresser toute correspondance à :

ORSTOM-LATAH
MEGA-TCHAD
72 route d'Aulnay
93143 BONDY Cedex (France)

Téléphone : 48-47-31-95
Télécopie : 48-47-30-88
Télex : SSC BY 215203 F

Courrier électronique avec réseaux FNET, USERNET, EARN, BITNET,
NORTHNET : latah@bondy.orstom.fr.

ISSN 0997-4547

Ce numéro a été réalisé en PAO par Françoise SEVERIN et Magali SOTTO, à l'ORSTOM-LATAH, Bondy

MEGA-TCHAD

Bulletin de liaison
du Réseau international de recherches pluridisciplinaires
sur l'histoire et la préhistoire dans le bassin du le lac Tchad

ORSTOM-LATAH / CNRS-LACITO et LRAO

1992

Méga-Tchad 92/1

**Couverture : Case munjuk de la région de Guirvidig
(Cameroun)**

Dessin de Christian SEIGNOBOS

EDITORIAL

L'activité scientifique (séminaires, colloques, publications) relative au bassin du lac Tchad, dont notre bulletin se veut le reflet, continue d'être variée et importante ainsi qu'en attestent nos rubriques habituelles.

Nous attirons votre attention sur le prochain séminaire du réseau Méga-Tchad qui portera sur "L'Homme et l'eau". Il se tiendra à Francfort les 13 et 14 mai 1993 et sera organisé par l'Université de Francfort en collaboration avec l'ORSTOM.

D'ores et déjà, nous sommes heureux de vous annoncer qu'une trentaine de chercheurs pourront être officiellement invités à cette manifestation. Pour ceux qui ne pourraient être invités, il leur faudra s'adresser à leur propre organisme pour financer leur participation. Les fiches d'inscription, selon l'un des modèles ci-joints, sont à renvoyer dès maintenant à l'Université de Francfort.

A ce propos, nous publions dans ce bulletin un article de Damien CLÉMENT sur la nature politique de l'eau chez les Mofu-Diamaré, où sont mises en évidence les répercussions de leur conception de l'eau sur les projets de développement en hydraulique. Ainsi se trouve lancé un débat que nous espérons voir se poursuivre à Francfort.

Nous faisons appel à tous nos correspondants pour étoffer encore cette rubrique "articles et notes de recherche", et pour rédiger des comptes rendus sur les publications récentes.

Les messages qui nous sont parvenus de la Conférence de Rio nous concernent au plus près dans la mesure où le réseau Méga-Tchad s'est lui-même engagé dans un cycle de recherches et de débats sur l'Homme et l'environnement : milieu végétal, eau, animal. Sans vouloir à tout prix coller à l'actualité, il nous semble que la publication des actes du Vème colloque sur "L'Homme et le milieu végétal", de même que la réalisation de notre "Base de données sur les noms de plantes" (en cours), témoignent que là, dans le bassin du lac Tchad, quelque chose se fait aussi qui concerne l'environnement, même de façon modeste.

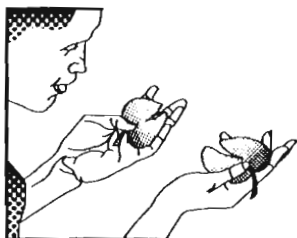
Catherine BAROIN et Daniel BARRETEAU

R A P P E L

L'HOMME ET LE VÉGÉTAL

Vème colloque Méga-Tchad

Sèvres, 18-20 septembre 1991



Les communications, qui ne doivent pas excéder 20 pages, doivent être adressées **sur disquette 3 1/2 pouces** avant le 30 octobre 1992 à :

Daniel BARRETEAU
Centre ORSTOM, LATAH
72 route d'Aulnay
93143 BONDY Cedex.

A LA MÉMOIRE DE MICHEL DIEU

La mort de Michel DIEU, à l'âge de 48 ans, survenue le mercredi 13 mai 1992 après une longue maladie, laisse un grand vide chez tous ceux qui ont apprécié cet homme de coeur et de grande valeur.

Nous garderons le souvenir de son humour surprenant, toujours bien venu, de sa réserve et de sa gentillesse, de son sens de la concorde et du travail en équipe, de sa rigueur et de la richesse de ses innovations dans des domaines variés.

Un parcours exceptionnel : H.E.C., Ethnologie, Linguistique, marqué par une attirance profonde pour l'Afrique. Le Burkina-Faso (Haute-Volta à l'époque), le Cameroun et tous les pays d'Afrique centrale ont apprécié l'homme et le scientifique.

Il laisse derrière lui d'importants travaux, pour la plupart en cours d'achèvement, mais qu'il aurait certainement souhaité améliorer encore, que ses collègues les plus proches (CNRS, ORSTOM, ACCT) auront à coeur de mettre au point pour ne pas les laisser dans l'ombre :

- trois dictionnaires : masa (langue tchadique du Cameroun), koma (langue adamawa du Cameroun), lobiri (langue voltaïque du Burkina-Faso) ;

- des contributions à des colloques dont une participation au dernier colloque du réseau Méga-Tchad sur "L'Homme et le milieu végétal dans le bassin du lac Tchad" ;

- deux études qu'il avait menées récemment sur l'article et la conjugaison en français ;

- un article, rédigé depuis longtemps déjà, où il propose une réinterprétation de la phonologie du lamé (langue tchadique du Cameroun) ;

- une analyse, jugée unanimement novatrice, du système de parenté chez les Lobi ;

- “COLEXA” : une méthode de comparaison automatique et de classification des langues, également très attendue, qu’il avait mise au point au Cameroun, en liaison avec l’ACCT.

Quelques articles sont actuellement sous presse dont, entre autres :

- “Linguistique et développement rizicole dans le Nord du Cameroun”, *Plurilinguisme et développement*, Cahier des Sciences Humaines de l’ORSTOM, n° spécial ;

- “Situation et dynamique des langues”, *Atlas de l’Extrême-Nord du Cameroun*, Paris-Yaoundé : ORSTOM-MESIRES.

Il avait pris en charge un numéro spécial des *Cahiers des Sciences Humaines* de l’ORSTOM qui devait être consacré aux “Nouvelles techniques, nouveaux emplois des langues”. Le sujet sera élargi pour constituer un *Hommage à Michel DIEU*. Des contributions sont attendues de la part de ses collègues et amis, aussi bien en linguistique qu’en anthropologie. Le sujet pourrait être intitulé : “Langues, milieux, sociétés : formalisation en anthropologie”.

Le Laboratoire de sociologie et d’ethnologie comparative de Nanterre souhaite organiser un colloque en son honneur, à Paris, en octobre 1992.

D. B.

ANNONCES

Einladung zu einem Forschungsseminar über

MENSCH UND WASSER IM TSCHADSEERAUM

Frankfurt am Main, 13.-14. Mai 1993

Das internationale Forschungsnetz MEGA-TSCHAD, 1984 von Humanwissenschaftlern in Paris ins Leben gerufen, hat einen multidisziplinären Ansatz und widmete sich der Erforschung der Geschichte und Prähistorie im Tschadseeraum, d.h. im Bereich des ursprünglichen, also Mega-Tschadseebeckens. Die folgenden Kolloquien und Forschungsseminare wurden bisher abgehalten :

1. Kolloquium : Sprachen und Kulturen
(Paris, September 1984)
 2. Kolloquium : Vergleichende und historische Forschungen
(Bondy, Oktober 1985)
 3. Kolloquium : Zwischenethnische Beziehungen und materielle Kultur
(Paris, September 1986)
 4. Kolloquium : Schmiedehandwerk und Schmied
Mann-Frau-Beziehungen
Zur Wirtschaftsgeschichte
(Paris, September 1987)
 5. Kolloquium : Mensch und Pflanzenwelt
(Sèvres, September 1991)
-
1. Forschungsseminar : Datierung und Chronologie
(Bondy, September 1988)
 2. Forschungsseminar : Der Tod
(Paris, September 1990).

Für Juni 1993 ist das 3. Forschungsseminar über "Mensch und Wasser" in Frankfurt am Main geplant. Die Organisation liegt bei der Universität Frankfurt in Verbindung mit ORSTOM, Paris.

Das Thema "Mensch und Wasser" greift ein aktuelles Problem auf, das für den Sahel- und Savannenraum im weiteren Tschadbecken von grundlegender Bedeutung ist. Das Thema steht auch im Zentrum eines dreiteiligen Komplexes, nämlich :

- "Mensch und Pflanzenwelt" (1991)
- "Mensch und Wasser" (1993)
- "Mensch und Tier" (geplant für 1995).

Gemäß dem multi- und inter-disziplinären Geist des MEGA-TSCHAD-Forschungsnetzes sind verschiedene wissenschaftliche Disziplinen eingeladen, zu einem Gedankenaustausch über die Rolle des Wassers in der Geschichte dieser Region, die mit dem Wasser zusammenhängenden sozialen und kulturellen Aspekte und die Darstellung des Wassers durch die Menschen beizutragen. Des Weiteren könnten auch moderne Projekte zur Nutzbarmachung von Wasser und von Bewässerungsanlagen, in Beziehung zu traditionellen Methoden, untersucht werden.

Im folgenden einige unverbindliche Vorschläge zur Orientierung über mögliche Forschungsthemen verschiedener Disziplinen :

- Anthropologie : Wasser und Gesellschaft. Beherrschung des Wassers, Beherrschung der Menschen. Gebet um Wasser an die Gottheit.
- Archäologie : Prähistorische Fundstellen in Bezug zur Umwelt.
- Geographie : Agrarzyklus. Nutzbarmachung des Bodens und die landwirtschaftliche Produktion in ihrer Abhängigkeit vom Wasser und der Qualität des Bodens. Verödung des Bodens.
- Geschichtswissenschaft : Wasser und Siedlungsgeschichte.
- Hydrologie : Traditionelle und moderne Methoden der Nutzbarmachung von Wasser.
- Linguistik : Wortschatz des Wassers und der Fischerei (Fischnamen, Fischfang, etc.). Sprachliche Gemeinsamkeiten und Unterschiede zwischen Fischerei betrieblenden und bäuerlichen Ethnien. Toponyme, die sich von Wasserbegriffen (Brunnen, Flüssen, Seen, etc.) herleiten.
- Literaturwissenschaft : Symbolismus des Wassers in der Oralliteratur. Die Rolle von Wasserläufen in der Mythologie.

- Medizin : Mit dem Wasser verbundene Krankheiten.
- Meteorologie : Zyklen der Trockenheit. Mittel- und lang-fristige Schutzvorkehrungen.
- Paläoklimatologie und Palynologie : Klimazeitalter und Klimawechsel im Lauf der Geschichte.
- Bodenkunde : Konservierung des Bodens. Versalzung und Veralkalisierung.

Eine Ausstellung anlässlich dieses Seminars ist nicht vorgesehen, Film- und Diavorführungen sind jedoch möglich. Es besteht außerdem die Möglichkeit Abzüge von Diapositiven (Format A3) und Zeichnungen (Format A3) im Konferenzraum zur Illustration der Referate aufzuhängen.

Wir bitten um baldige Mitteilung über eine gewünschte Beteiligung an diesem Seminar.

Das Organisationskomitee

ORGANISATOREN :

- J. W. Goethe Universität, Frankfurt
Prof. Herrmann JUNGRAITHMAYR
Prof. Günther NAGEL
- in Verbindung mit ORSTOM
Dr. Daniel BARRETEAU
Dr. Christian VALENTIN

KONTAKTANSCHRIFT :

Méga-Tschad Forschungsseminar
Afrikanische Sprachwissenschaften
J.W. Goethe-Universität
Praunheimer Landstraße 70
D-6000 Frankfurt am Main 90

Telefon : (49) 69 798 8514

Fax : (49) 69 798 2482

L'HOMME ET L'EAU DANS LE BASSIN DU LAC TCHAD

Francfort-sur-le-Main, 13-14 mai 1993

Le réseau Méga-Tchad — réseau international de recherches pluridisciplinaires sur l'histoire et la préhistoire dans le bassin du lac Tchad — s'est déjà réuni à sept reprises depuis 1984 à l'occasion de colloques et de séminaires.

Le prochain séminaire portera sur "L'Homme et l'eau dans le bassin du lac Tchad" : il se tiendra à Francfort, les 13 et 14 mai 1993, et sera organisé par l'Université de Francfort avec le concours de l'ORSTOM.

Le thème retenu — L'Homme et l'eau — met l'accent sur une question d'actualité, question fondamentale et vitale dans les rapports que l'homme entretient avec son environnement. Ce thème constituera, en quelque sorte, le deuxième volet d'une triade :

- L'Homme et le milieu végétal (1991)
- L'Homme et l'eau (1993)
- L'Homme et l'animal (1995).

Dans l'esprit multi- et inter-disciplinaire du réseau Méga-Tchad, des chercheurs appartenant à plusieurs disciplines sont invités à se manifester pour réfléchir en commun sur le rôle de l'eau dans l'histoire de cette région, sur ses incidences sociales et culturelles, sur les représentations que les hommes s'en font. Des projets modernes d'aménagement ou de cultures irriguées pourront également être examinés en corrélation avec les aménagements traditionnels.

Quelques idées pour situer le sujet dans différentes disciplines :

- anthropologie : eau et société ; maîtrise de l'eau, maîtrise des hommes ; intercession auprès de divinités.
- archéologie : localisation des sites préhistoriques en rapport avec l'environnement.

- géographie : cycle agraire, aménagement des terroirs et production agricole en fonction des ressources en eau et de la nature des sols, désertification.
- histoire : eau et histoire du peuplement.
- hydrologie : aménagements traditionnels et modernes (biefs, irrigation, terrasses, barrages).
- linguistique : vocabulaire de l'eau et de la pêche (dénominations des poissons, des instruments de pêche, etc.) ; points communs ou divergences entre populations de pêcheurs et populations d'agriculteurs-éleveurs ; toponymie liée à l'eau (puits, rivières, lacs, zones exondées, etc.).
- littérature orale : symbolisme de l'eau dans la littérature orale ; le rôle de l'eau dans la mythologie.
- médecine : les maladies liées à l'eau, conception de l'eau par rapport au corps.
- météorologie : cycles de sécheresse ; prévisions à moyen et court termes.
- paléoclimatologie et palynologie : ères et changements climatiques au cours de la préhistoire et de l'histoire.
- pédologie : conservation des eaux et des sols, salinisation et alcalinisation.

A l'occasion de ce séminaire, nous prévoyons de réaliser, non pas une exposition, mais des séances de projection de films ou de diapositives. De plus, des photographies (format A3, tirages à partir de diapositives) et des dessins (même dimension) pourraient être disposés dans la salle de conférence et servir d'appui aux communications.

Merci de nous faire connaître vos intentions dans les délais indiqués.

Le Comité d'organisation

CONTACT : voir p. 15

MAN AND WATER IN THE LAKE CHAD BASIN

Frankfurt on Main, 13-14th May 1993

The international Mega-Chad network for interdisciplinary research on the History and Prehistory of the Lake Chad Basin has already held seven meetings in France (colloquiums and workshops) since 1984.

The next workshop will deal with "Man and Water". It will be organized by the University of Frankfurt with the collaboration of ORSTOM and will take place in Frankfurt, the 13th and 14th of May 1993.

The topic - Man and Water - deals with a basic problem relevant for every day life and activities of people within their environment. This topic constitutes, in a certain way, the second element of a trilogy :

- Man and the vegetation environment
- Man and water
- Man and animals.

According to the underlying idea of the Mega-Chad network, different disciplines are expected to present their results making possible an interdisciplinary study on the role of water in the history of this area, on its social and cultural repercussions, on its symbolic value. Modern water and irrigation projects may also be examined in comparison with the traditional systems.

Some tentative ideas to suggest topics in different disciplines :

- archaeology : the role of water in prehistory ;
- geography : farming cycle, desert expansion, agricultural activities according to water resources and soil types ;
- history : water and historical settlement ;
- hydrology : traditional and modern irrigation facilities (dams, irrigation, terraces) ;
- linguistics : vocabulary of water (types of rains, seasons, hydronyms) and water activities (fishing instruments and technics), differences

and convergences between the language of fishing and farming societies ;

- medicine : diseases and care connected with water ;
- meteorology : drought cycles, short and long term forecasting ;
- oral literature : symbolism of water, the role of rivers in mythology ;
- paleoclimatology and palynology : historical climatic eras and changes ;
- pedology : preservation of water and soils, salinity and alkalinity ;
- social anthropology: water and society, chief of water - chief of the community, intercession with gods.

We do not intend to organize an exhibition for this workshop but films or slides will be welcome. Moreover we could display photographs (reprinted from slides in a A3 format) and drawings (same size) in the conference room to help the debates.

Please, let us know in time whether you wish to participate in the workshop.

The organizing committee.

ORGANIZERS :

- University of Frankfurt on Main
Prof. Herrmann JUNGRAITHMAYR
Prof. Günther NAGEL
- with the collaboration of ORSTOM
Daniel BARRETEAU
Christian VALENTIN

CONTACT :

Mega-Chad Seminar
Afrikanische Sprachwissenschaften
J. W. Goethe-Universität
Praunheimer Landstraße 70
D-6000 Frankfurt/Main 90
Telephone : (49) 69 798 8514
Fax : (49) 69 798 2482

CULTURE, LANGUAGE AND ENVIRONMENT IN THE WEST AFRICAN SAVANNAH

(JOINT RESEARCH PROJECT)

Since 1988 an interdisciplinary research project on West Africa has been established at the University of Frankfurt in Germany. Through a cooperative network the project links on the German side the University of Frankfurt, the geographical institute of the University of Heidelberg and the linguistic institute of the University of Mainz with the University of Maiduguri in Nigeria and the University of Ouagadougou in Burkina Faso on the African side. The project is funded by the German Research Foundation (DFG) and is intended to last approximately ten years.

The overall aim of the project is to explore the interaction of man and nature, the interrelation between cultural development, language and natural environment in the West African savannah. The emergence of a complex pattern of different cultures and diverse languages to be found in this area is investigated with emphasis on its ecological aspects.

To pursue this aim, scholars from the five Universities and from various disciplines such as ethnology, linguistics, geography, archaeology, botany and paleobotany work together. The project consists of a number of sub-projects in which both African and European researchers combine their efforts. The sub-projects are concerned with specific topics and field research is carried out in different parts of Nigeria or Burkina Faso or, in two cases, in both countries.

For Burkina Faso these sub-projects are :

1. Material culture of the West African savannah and its implication for cultural history.
2. Environmental concepts, settlement and land use in Burkina Faso.
3. Archaeological investigations into the settlement history of the area between the Sahara and the tropical rainforest.
4. Interaction of natural environment and anthropo-geographical

- structure in Nigeria and Burkina Faso (research conducted in Burkina Faso and Nigeria).
5. Research on cultural vocabulary in Gur and northwestern Adamawa languages (research conducted in Burkina Faso and Nigeria).
 6. Landscape development and environmental potentialities in the Mossi area of Tenkodogo and in the Fulbe area of Dori.
 7. Late-quaternary vegetation history of the West African savannahs - the development of a cultural landscape.
 8. The vegetation of the savannahs of Burkina Faso : the influence of and the relevance for man.

For Nigeria the sub-projects are :

1. Hausa cultural vocabulary ; origin and integration of loan-words.
2. Historico-cultural research on Chadic languages and peoples of northeastern Nigeria.
3. Research on cultural vocabulary in Gur and northwestern Adamawa languages (see above).
4. Change and continuity in language, oral literature and music of the Lake Chad Region.
5. Ethnicity and intercultural relations in eastern Borno (Shuwa, Kanuri, Bura).
6. Archaeological investigations into the settlement history of northeastern Nigeria.
7. Interaction of natural environment and anthropo-geographical structure in Nigeria and Burkina Faso (see above).
8. Landscape development and environmental potentialities of Lake Chad Basin.
9. Landscape development and environmental potentialities of the Gongola Basin.

Besides pursuing its scientific objectives the joint research project fosters the cooperation of scholars from Africa and Europe across disciplinary boundaries, and it promotes the qualification of lecturers and post-graduate students through study visits in Germany.

A Colloquium will hold in Frankfurt, from the 16th to the 19th December 1992, on this project.

Jörg ADELBERGER (Frankfurt)

COMPTES RENDUS DE COLLOQUES
ET SEMINAIRES

CONFERENCE DES NATIONS UNIES
POUR L'ENVIRONNEMENT ET LE
DEVELOPPEMENT

(Rio de Janeiro, juin 1992)

A l'occasion de la Conférence des Nations Unies pour l'Environnement et le Développement, un certain nombre de manifestations scientifiques se sont déroulées au Brésil. Une trentaine de chercheurs de l'ORSTOM y ont participé avec leurs partenaires africains, le Sud, à l'exception du Brésil, étant par ailleurs fort peu représenté.

Parmi les thèmes des conférences ou les titres des communications, nous pouvons mentionner :

- Conférence internationale sur l'impact des changements climatiques et le développement durable dans les zones arides.

J. C. Olivry : "Les fleuves malades d'Afrique ou les conséquences durables de la sécheresse des deux dernières décennies dans les régions soudano-sahéliennes".

J. Servan, J. Merle, J. Morlier : "Influence de l'Océan atlantique tropical sur les hydroclimats du Sahel et du Nordeste".

- Conférence internationale sur l'eau et l'environnement.

- Conférence internationale sur la toxicologie de l'environnement et l'écologie des vecteurs.

J. Brengues, A. Froment : "Incidence des modifications de l'environnement sur les maladies à vecteurs liées à l'eau".

ARTICLES

SOCIO-POLITIQUE DE L'EAU SUR LES MONTS MANDARA

EXERCICE SUR LA NATURE POLITIQUE DE L'EAU ET SUR LES FORMES DE POUVOIR APPUYÉ SUR L'EAU

Damien CLÉMENT, IUED, Genève

La réflexion qui fait l'objet des pages qui suivent se base sur l'hypothèse selon laquelle l'eau ne serait pas politiquement neutre. Et par extension, ce qui se rapporte à l'eau.

Pour le démontrer, je m'appuie d'abord sur une étude anthropologique, publiée récemment par J.-F. VINCENT¹ (pour alléger le texte, la lettre V est utilisée pour désigner les citations qui se réfèrent à cet ouvrage). Elle présente le pouvoir lié à l'eau dans une société traditionnelle, les Mofu-Diamaré, un des nombreux groupes humains qui peuplent les monts Mandara. Ensuite je tente de faire un rapprochement entre cette culture ancestrale et les actions hydrauliques des intervenants extérieurs. Pour terminer, je situe la place des actions hydrauliques dans la panoplie et les stratégies des développeurs.

Le choix du groupe qui fait l'objet de ce travail a été orienté par la richesse de l'étude disponible, la plus élaborée en ce qui concerne l'eau et le pouvoir dans la région. Ainsi que par quelques années de travail en hydraulique de surface avec ces montagnards, ce qui apporte un relief concret au raisonnement.

La problématique présentée ne constitue pas un cas particulier. D'une part, la notion d'un pouvoir sur l'eau et d'un chef des pluies est omniprésente dans les monts Mandara². Il en est de même dans bien d'autres sociétés du continent africain, où "la magie de la pluie s'articule avec l'autorité politique", comme l'expose ADLER (1977) en citant plusieurs études compétentes, sous le titre Faiseurs de pluie, faiseurs d'ordre³.

D'autre part, des actions d'hydraulique villageoise sont menées à

grands frais et avec persévérance dans la plupart des régions sèches. Elles sont entreprises par des organisations étrangères aux lieux, dans une perspective humanitaire et apolitique, mais avec peu d'égards pour la symbolique culturelle qui entoure l'eau.

Durant l'exposé, on gardera à l'esprit le fait que chez les Mofu-Diamaré, eau et pluie ne se différencient pas dans le langage. En effet, "le même mot *yam* correspond à ces deux réalités" (V p. 621), parce que, selon VINCENT, l'eau est une réalité globale pour les gens de la montagne, elle est une. Ils ne différencient pas l'eau du ciel de l'eau de la terre, c'est l'eau ⁴.

Eau et pouvoir chez les Mofu-Diamaré

Très hiérarchisés, les Mofu-Diamaré sont constitués, politiquement, en plusieurs chefferies autonomes. A la tête de chacune d'elles règne un chef ou *prince*. Bien que le pouvoir traditionnel se subdivise en divers domaines : politique, foncier, religieux, etc., c'est une même personnalité qui assume plusieurs rôles ou la totalité de ceux-ci. Souvent chef spirituel et politique, le prince est d'abord le chef des pluies.

Pour mériter son titre, le prince doit placer la pluie chaque année dans sa chefferie. Il faut que la saison terminée ses sujets puissent dire de lui qu'il a fait son travail. (V p. 645).

Comme dans d'autres sociétés africaines, voisines ou éloignées, le prince mofu à recours à des pierres pour satisfaire ses obligations.

Puisque le pouvoir sur les pluies possède deux aspects contrastés, et que tour à tour il suscite et arrête les pluies, les Mofu utiliseront des pierres à pluie et des pierres à sécheresse. (V p. 620).

Les unes, enfants de pluie ou enfants d'eau, constituent un ensemble de pierres qui se caractérisent "par leur activité, tout entière tournée vers la production de la pluie" (V p. 623).

L'autre, un *arrête pluie*, ou *arc-en-ciel*, pierre redoutée qui à la faculté "*d'empêcher les pluies de tomber*" et de provoquer la sécheresse. (V p. 626).

Enfant de pluie et pierre arc-en-ciel correspondent à deux intentions opposées, faire tomber l'eau du ciel et décupler l'activité du soleil. Elles se complètent. (V p. 630).

Peu avant le retour des pluies, le prince accomplit les rites nécessaires, en invoquant les ancêtres et les esprits de la montagne, puis en manipulant les pierres avec soin, selon un cérémonial propre, afin de provoquer le début des pluies. Le rituel est répété plus tard si les sollicitations du maître n'ont pas été exaucées. De même que lorsque les pluies cessent, alors que le mil est en train de pousser, pour faire revenir les pluies.

Le prince procède à d'autres types de cérémonies, avec la *pierre arc-en-ciel* cette fois, quand la terre gorgée d'eau menace le mil d'asphyxie et que les nuages obscurcissent le ciel, pour amener le retour du soleil, par exemple. Ou bien, quand il a des comptes à rendre.

Si quelqu'un a parlé contre moi et que je me fâche contre lui, la pluie ne tombe pas./.../ Leur sécheresse peut être un châtement collectif infligé volontairement... (V p. 653).

Si le prince effectue certains sacrifices de lui-même — c'est le cas de celui qui précède les premières pluies — d'autres ne sont accomplis que sur la supplication de ses sujets. Manifestation de l'humeur populaire, *les pleurs de pluie*

représentent le dernier stade des supplications auprès du prince, après que plusieurs déplacements ont eu lieu en vain, et ils se déroulent dans une atmosphère tendue./.../ Le but de la journée est certes de supplier le prince responsable de la sécheresse mais aussi de le punir./.../ Vous êtes le prince. Vous nous commandez, mais nous, nous voulons la pluie et vous, vous ne nous la donnerez pas. Donc nous ne voulons plus de vous! Nous allons tout casser, tout détruire ! (V p. 656).

Les pleurs de pluie constituaient surtout autrefois une façon de reconnaître la puissance du prince. (V p. 667). C'est à la maîtrise des pluies que l'on reconnaît un "vrai" prince..., le pouvoir d'un grand chef dépourvu de pierres

apparaît comme fragile, dénué de réalité, et pour tout dire suspect (V p. 637).

Ceux qui n'ont pas, ou plus de pierres de pluie dépendent pour la pluie d'autres personnes. Cette situation d'infériorité, devient une domination politique. (V p. 636).

Une anecdote l'illustre : le vol des pierres de pluie des Morwayan par Laway, d'abord des enfants de pluie puis de la pierre de sécheresse, traduit l'absorption dans une unité plus vaste de cette petite chefferie dont le responsable change de statut. Le chef Morwayan n'a plus eu le courage de venir demander au Laway ses pierres de pluie. On l'appelait "chef" comme ça, seulement ce n'était plus lui le grand chef. C'était le chef Laway qui était le grand puisqu'il faisait pleuvoir et qu'il avait la pierre de sécheresse... Et le parvenu de narguer le déchu : Tu vois ! Tu dis que tu es prince mais c'est moi qui ai arrêté les pluies ! (V p. 639).

Chez les Ouldémé, HALLAIRE (1991 :48) mentionne un *coup d'Etat* similaire :

de nouveaux venus, d'origine mandara, réussissent ensuite par la ruse à lui dérober les pierres de la pluie et s'emparent de la chefferie ⁵.

Comme le souligne VINCENT,

l'action sur les pluies n'apparaît donc pas comme la possession d'une technique limitée mais comme une institution fondamentale étendant ses ramifications à d'autres domaines de la vie sociale (V p. 631).

Cette conception du pouvoir se rencontre à travers une douzaine de chefferies, et lie étroitement pouvoir sur les hommes et pouvoir sur les pluies (V p. 659). Le pouvoir sur les pluies permet de se manifester comme chef politique. Il est renouvelé chaque année pour réaffirmer son autorité.

Analogie avec l'hydraulique villageoise

Depuis une trentaine d'années, des points d'eau sont implantés à travers le pays mofu et les monts Mandara par des organisations extérieures aux montagnes et à leurs cultures : l'Etat et les Eglises. Nous considérerons principalement l'action des seconds. Dans quelle mesure est-il plausible de faire un parallèle entre la conception mofu du pouvoir politique lié à l'eau et les actions d'hydraulique villageoise des intervenants extérieurs ?

Signalons en premier lieu un point de divergence : ces interventions sont exclusivement orientées vers la mise à disposition d'eau *domestique* et non d'irrigation. Pourtant, un rapprochement est envisageable, dans la mesure où, comme nous l'avons vu, l'eau est une réalité globale pour les Mofu (Qu'en est-il des groupes sociaux qui utilisent deux termes différents ?). D'autre part, les montagnards connaissent et maîtrisent le lien qu'il y a entre les pluies et l'eau des puits. L'aménagement du terroir en témoigne avec ses terrasses, corrections des mayos, microbarrages, parc arboré, etc. Ces réalisations entraînent une modification artificielle des valeurs du bilan hydrique, diminuant le ruissellement de surface au profit de l'infiltration de l'eau dans le sol. Puis, jouant sur les propriétés géologiques des montagnes, l'eau est mise en réserve dans les arènes granitiques. En saison sèche, elle est récupérée dans différents types de points d'eau aménagés plus en aval ⁶.

En aménageant un puits, l'intervenant démontre sa capacité de *contrôle* des éléments, l'eau en particulier. Il a le pouvoir de *donner* de l'eau à un village qui n'en a plus.

Les pluies sont le test qui permet de juger un souverain, d'apprécier son efficacité et par là sa grandeur. (V p. 630).

Qui plus est, quand les puisatiers se servent de la radiesthésie pour déceler la présence d'eaux souterraines. Un ecclésiastique ou son disciple, puisque ce sont essentiellement eux qui la pratiquent, cherchant l'eau avec ses baguettes prend aux yeux des montagnards l'image antagoniste de celle du Prince. Il devient l'interface entre les hommes et les puissances surnaturelles.

Le prince personnifie aux yeux de ses sujets la pluie dont ils ont besoin. Dans sa personne même il est la pluie. (V p. 657).

En installant une pompe, l'intervenant s'assure un rôle incontournable entre les usagers et l'eau. Parce que, par expérience, la condition du fonctionnement d'une pompe est principalement liée à l'entretien dont elle bénéficie. Les villageois dépendent, pour les pièces de rechange, l'outillage de réparation, et le savoir-faire, de l'organisme qui a fourni la pompe. Un point qui n'est pas à sous-estimer quand on sait qu'il y a plus de dix modèles de pompes différentes dans la province de l'extrême-nord, et qu'en fin 1989, 70 % d'entre-elles étaient reconnues comme étant en panne ⁷. Le souverain

est pourtant avant tout pour ses sujets celui qui peut les priver de l'eau indispensable. (V p. 654).

Le maniement de la sécheresse constitue l'arme et le renfort du pouvoir. (V p. 659).

Dans ce contexte, peut-on comparer les *pierres de pluie* à l'outillage nécessaire au creusement de puits, ou à la réparation de pompe ?

En effet,

il nous paraît utile de souligner en quoi l'étude des pierres de pluie peut faire comprendre comment les Mofu se représentent l'indépendance et l'assujettissement politiques. (V p. 636).

La matière qui compose ces outils, et leurs formes, sont si étrangères aux montagnes, de même que la façon de s'en servir, qu'ils présentent plusieurs caractéristiques les rapprochant de ces cailloux *magiques*. D'ailleurs, leur coût exorbitant, et la localisation de leur *résidence* (dans un local sous clé à la mission ou au Génie rural) ne font qu'accroître les possibilités d'identification. Et, ne l'oublions pas,

seule la détention de pierres permet de définir la présence d'un pouvoir politique véritable. (V p. 636).

Si, de fait, ils dépendent des puissants pour avoir de l'eau, donc pour vivre aujourd'hui chez-eux, les montagnards ne sont pas totalement dépourvus de moyens de négociations. Agissants tactiques, au sens où l'entend DE CERTEAU (1980 : 86 sq) ⁸ ou plus pratiquement ALINSKI (1971 : 179 sq) ⁹, ils jouent notamment sur la rivalité et compétition qui règne entre les différents intervenants ¹⁰. Est-ce une forme de revendication assimilable aux pleurs de pluie ?

Les sujets viennent crier leur colère et leur désir de changer de prince si la sécheresse persiste.

Ils veulent

affirmer au prince qu'ils sont capables de remettre en cause son autorité et même de le chasser... (V p. 658).

L'aménagement de points d'eau est un défi lancé aux détenteurs traditionnels de l'autorité politique. Ceux-ci sont affrontés sur leur propre terrain, tant physique que thématique, car

les pluies constituent le domaine réservé au prince : si la pluie tombe chez lui, c'est parce que c'est lui qui l'a donnée à ses gens. (V p. 630).

Une concurrence qui, en ces temps de sécheresse récurrente, n'est pas à l'avantage des faiseurs des pluies. Eux qui ont, ma foi, bien du mal à s'acquitter de leurs attributions.

Si les ancêtres refusent le sacrifice qui leur est offert, la manipulation des pierres est inutile. /.../ Si les rites échouent et doivent être recommencés, un cas de figure très fréquent, il est vrai... (V p. 650).

Incapable d'apporter la pluie à ses gens, un prince ne peut plus se présenter comme indépendant. (V p. 640).

Signe des temps :

Les sécheresses se succèdent mais les pleurs de pluie se font moins fréquents. (V p. 659).

Relatant l'islamisation d'un des princes en 1979, et la compétition entre deux successeurs après le décès d'un autre en 1984, VINCENT évoque la confusion créée par le fait que personne ne savait où se trouvaient alors les pierres de pluies, et donc qui il fallait pleurer.

L'absence de pleurs de pluie ne témoigne donc pas de la disparition des idées elles-mêmes mais du manque d'un responsable susceptible de correspondre aux aspirations

des montagnards sur la façon dont doit se manifester le pouvoir. (V p. 659).

En d'autres termes, les pleurs de pluie diminuent d'eux-mêmes parce que les chefs délaissent l'eau.

C'est une opinion que je ne partage pas entièrement, et je souhaite pousser la réflexion plus loin. Ce désintéressement de l'eau de la part des chefs ne provient-il pas aussi du fait qu'il leur devient particulièrement difficile de maintenir leurs positions face à une concurrence équipée de techniques modernes ? Et par là, la disparition des pleurs de pluie ne traduirait-elle pas plutôt un déplacement du centre d'intérêt vers d'autres instances ?

Car parallèlement à leur diminution, apparaît une autre forme de *rituel*. Ce sont les supplications répétées, les sollicitations implorantes, et démarches administratives itératives auprès des intervenants (soit, dans notre cas, les missions et les sous-préfectures), pour obtenir des points d'eau ou réclamer la réparation des infrastructures existantes. Y a-t-il corrélation entre la disparition du premier et l'apparition du second ? Où est-ce simplement une autre manifestation pour témoigner de la vénération accordée à l'eau, cette substance si rare ?

Les actions d'hydraulique villageoise des intervenants extérieurs ne permettent pas seulement à ces derniers de s'introduire dans la chefferie, mais elles les placent *ipso facto* dans une position dominante.

Le pouvoir doit s'appuyer sur la crainte et celle-ci ne peut naître que du maniement des pluies et de leur arrêt. (V p. 659).

Est-ce pour cela que les programmes hydrauliques sont le fer de lance des actions dites de développement des intervenants extérieurs ? Qu'ils bénéficient de faveurs spéciales et de statuts particuliers : absence d'objectifs définis, de priorité, d'horizon temporel, et par là, de plan d'action, financement hors projets, directement sous contrôle des instances supérieures, nombreuses zones d'ombre, contrôle de la circulation de l'information, etc.¹¹.

Quant aux choix des techniques adoptées et de leurs mise en œuvre, longtemps orientées vers le minage des ressources acquifères, ils ont plutôt favorisé la démobilisation de montagnards et instauré leur

dépendance à l'égard des organismes, une dépendance facilitée par leur autonomie ¹².

On rejoint MBEMBE (1988 : 175), qui, faisant allusion aux actions sociales des institutions ecclésiastiques, note :

Ces avancées ne doivent cependant pas masquer les ambiguïtés réelles qui travaillent de telles initiatives. Celle-ci se veulent, généralement, apolitiques, même si, d'évidence, les champs d'intervention ne le sont guère. Elles sont ponctuelles et ne s'inscrivent pas dans une perspective à long terme, dans laquelle les Eglises aspireraient à se rendre elles-mêmes non indispensables. De ce fait, elles rentrent dans des stratégies dont l'objectif est d'accroître la surface d'influence de l'institution elle-même, en lui soumettant de nouveaux dépendants ¹³.

L'hydraulique dans le "paquet" développement

L'hydraulique villageoise vient à point : sa pertinence est d'autant plus marquée que les deux autres grands volets des projets de développement, santé, éducation, ont souffert de crédits particulièrement médiocres à leurs débuts. Deux brefs aperçus pour se faire une idée.

Les soins médicaux faisaient appel à une autre forme de représentation, plus sombre. DE DINECHIN et TABART (1986) ¹⁴ indiquent que le premier missionnaire, qui s'installa chez ces mêmes Mofu, dans les années 50, a été perçu par ceux-ci, non comme le bienfaiteur, mais comme un sorcier maléfique, quand il se proposait de soigner les plaies.

D'autres disaient de lui : C'est un sorcier qui est revenu à la vie. Maintenant, il cherche encore à manger les gens ; mais il est malin : il soigne les plaies, après il mange les pansements. Il nettoie les plaies avec du coton mais il garde le coton. Les gens pensaient : il va faire la soupe avec. Les malades craignaient de se faire manger ; alors, au lieu d'aller aux soins, ils préféraient mourir. Le Père disait à un malade : il faut couper ta jambe. Nous, on pensait : il

dit cela pour avoir la viande. Alors, il préférerait mourir.

Quand à l'éducation, elle eut de la peine à se défaire de l'image de contrainte, de déracinement social et de rupture culturelle qui caractérisa l'introduction des premières écoles publiques dans la région. Comme le montre MARTIN (1977)¹⁵ pour les Mafa (les Matakam dans son texte), voisin des Mofu-Diamaré :

Les réactions à l'introduction de l'école ont été analogues à l'imposition antérieure de la fiscalité. C'est à la force des fusils des goumiers que les premiers impôts sont rentrés et que les premiers enfants sont allés à l'école. Après plusieurs années de récupération contrainte, l'impôt a été accepté comme prix de la tranquillité. /.../ Il n'en a jamais été de même pour l'école. Considérée comme mettant en cause à la fois la survie économique du groupe par le dégageant des enfants de la production et son devenir historique par leur détournement des traditions collectives et leur départ à la ville (où ils ne pourront devenir que des Peuls ou être leurs serviteurs) l'école ne s'est jamais vraiment insérée chez les Matakam. /.../ Dans les débuts, on ne pouvait s'opposer à la réquisition des hommes pour construire la grande case qui servirait de classe ni au recrutement des enfants qui l'occuperaient. On procédait alors sur deux plans : soit du côté du maître sur lequel on exerçait des brimades diverses allant du refus de lui "procurer une quelconque nourriture aux voies de fait sur sa personne, soit du côté des enfants dont on organisait un tour de présence pour garder une apparence de fréquentation scolaire. (pp. 63-64).

Ajoutons que pour ces deux modes d'intervention, la santé et l'éducation, l'État a un plan global, un dessein. Les actions des ONG sont d'office rattachées (ou alignées) sur les programmes des ministères concernés. Ces derniers ont des objectifs, situés dans le temps, et des moyens ont été définis pour les atteindre. L'ONG n'est qu'alors qu'un élément tributaire d'un grand ensemble.

Tandis que pour l'eau, l'État ne manifeste pas de volonté de coordonner, d'organiser ou d'imposer une ligne de conduite à l'hy-

draulique villageoise. La débâcle qui en résulte laisse aux intervenants les mains libres d'entreprendre leurs actions sans avoir de comptes à rendre à personne.

Pour terminer, une question en suspens : le cas de figure présenté est-il le fruit d'un *calcul* des intervenants, à la manière dont DE CERTEAU conçoit la stratégie (1980 : 85 - 86) ou simplement l'aboutissement d'une stratégie implicite, résultant de la conjugaison de tous les paramètres qui ont constitué le cadre des actions durant les dernières décennies, synergie de facteurs les plus divers qui fit qu'il ne put en être autrement ?

Genève, mai 1992

Je remercie tout particulièrement Jeanne-Françoise VINCENT, qui a lu et commenté mes travaux, et s'est déplacée à Genève pour en discuter et m'apporter ses conseils. Ce coup de pouce m'a encouragé et poussé à revoir mes idées et à les formuler différemment.

N.B : A l'origine, ce texte fut rédigé pour me permettre de cerner, et définir, le thème du mémoire sur lequel je travaille. Souffrant de faiblesses et d'imperfections, il a besoin d'être repris. A cette fin, j'accueillerai volontiers les commentaires et suggestions, ainsi que les références qui confirmeraient ou infirmeraient les arguments avancés.

-
1. VINCENT J.-F. 1991, *Princes montagnards du Nord-Cameroun, Les Mofu-Diamaré et le pouvoir politique*, Paris : L'hamattan, 2 vol., 774 p. (Essentiellement le chapitre IX, "La face obscure du pouvoir : le prince de la peur". Sous-chapitre 2, "Le prince de la pluie et de la sécheresse", pp 615-667).
 2. Les Ouldeme, Mafa du nord, Mofu-Gudur, Giziga et Mundang, identifient le chef des pluies avec le chef politique. Tandis que les Gemzek, Zulgo, Podokwo, Mofu du nord, et Kapsiki, attribuent ces pouvoirs (pluie et politique) à deux personnages distincts (V pp. 660-664). Seuls les Matal semblent faire exception, d'après la carte page 662.
 3. ADLER A. 1977 "Faiseurs de pluie, faiseurs d'ordre, réflexion sur les

- rapports de la magie et du pouvoir en Afrique Noire”, livre n° 326, vol. 2, pp. 45-68.
4. Ce qui n'est pas le cas dans toutes les langues, d'après les informations de Daniel BARRETEAU. Par exemple, les Mofu-Gudur utilisent deux termes différents. Merci à lui pour ces précisions !
 5. HALLAIRE A. 1991, *Paysans montagnards du Nord-Cameroun, les monts Mandara*, Paris : ORSTOM, A travers champs,...
 6. CLEMENT D. 1990, *Manuel technique pour la réalisation de biefs*, Maroua : GOIB, 106 p. et 1991, “Problématique de conservation de l'eau sur un massif”, IUED Genève, 21 p.
 7. Réunion provinciale du 9 novembre 1989, “sur la maintenance des ouvrages, le creusement et le recreusement des puits, la prise en charge par les villageois de l'entretien des ouvrages, l'exécution des microbarrages, et des biefs dans la Province de l'Extrême-Nord”.
 8. DE CERTEAU M. 1990, *L'invention du quotidien, art de faire*, Paris : UGE, coll. 10/18, 375 p.
 9. ALINSKIS. 1971, *Manuel de l'animateur social, une action directe non violente*, Paris : Seuil, coll. Points, 254 p.
 10. Par ailleurs, les individus ou groupes qui adhèrent aux organismes savent mettre à profit et entretenir les réseaux de relation qui se créent entre usagers montagnards et institutions.
 11. CLEMENT D. 1992 “Actions de développement sans objectifs, le cas des actions hydrauliques des ONG dans des monts Mandara”, IUED Genève, 8 p.
 12. CLEMENT D. 1992, “Analyse des techniques liées aux programmes hydrauliques des ONG, dans les monts Mandara”, IUED Genève, 19 p.
 13. MBEMBE A. 1988, *Afrique indociles, christianisme, pouvoir et Etat en société postcoloniale*, Paris : Karthala.
 14. DE DINECHIN B., TABART Y. 1986, *Un souffle venant d'Afrique. Communautés chrétiennes au Nord-Cameroun*, Paris : Le Centurion, (cité par J. -F. BAYART, “Les Eglises chrétiennes et la politique du ventre : le partage du gâteau ecclésial”, *Politique africaine*, n° 35, octobre 1989, pp. 24-25).
 15. MARTIN J.-Y., 1977 “Appareil scolaire et reproduction des milieux ruraux”, *Travaux et documents de l'ORSTOM*, n°64, *Essais sur la reproduction de formations sociales dominées*, Paris : ORSTOM, pp. 55-67.

**LE *BALANITES AEGYPTIACA*
DANS LA VIE ET LA CULTURE DES TUPURI
(Nord du Cameroun)**

Silvano ZOCCARATO

Balanites aegyptiaca revêt une grande importance dans la vie des Tupuri. Toutes les parties de cet arbre ont une utilisation.

Les fruits [dug ɔrg ɔre], sucrés, se sucent. De l'amande, on tire une huile de toilette qui soigne également certaines maladies de peau [jag twee]. Les tourteaux servent à faire une sauce. Les amandes sont trempées dans l'eau pour être débarrassées de leur amertume, puis consommées. On utilise aussi ces fruits pour moucheter la flèche que l'on tire sur un gêneur, lors d'une chasse, afin de lui faire comprendre qu'il risque de faire fuir le gibier que l'on guette.

On peut en calciner les noyaux pour obtenir un pigment noir. Il semble aussi qu'ils entrent dans la composition d'un poison [nee waa]. Le noyau sert aussi de pion au jeu de [gay] (2 x 5 cases, creusées dans le sol, où l'on fait circuler les pions) ; il s'emploie également, avec les bourgeons de l'arbre, dans le jeu du [teŋgele]. Les jeunes garçons peuvent, par jeu, se l'introduire sous le prépuce pour faire comme s'ils étaient circoncis.

Les feuilles entrent dans la composition d'une sauce très appréciée.

Avec le bois (tronc et branches), on fabrique des manches de couteaux, de houes, de haches, des pilons et des mortiers, les bâtons des [guma] et les plantoirs à sorgho repiqué. La partie interne la moins fibreuse de l'écorce sert à faire du savon, d'où le nom de "savonnier" que l'on donne couramment au *Balanites*. Des cendres du bois, on extrait un sel végétal.

Les branches aux épines redoutables servent à clôturer les jardins et les pépinières et à dresser les enclos à bétail. Avec les épines, on fabrique des peignes et des muselières à veaux (pour les empêcher de téter). Avec elles encore, on fixe sur le sable les peaux de reptiles que l'on veut faire sécher, ou les pièges tubulaires pour capturer souris, écureuils, varans et porcs-épics. Elles servent aussi d'aiguilles à ôter les échardes et les enfants les utilisent pour assembler leurs jouets (petites voitures, cases...) ou pour percer les trous des flûtes d'argile.

Avec le jujubier, le *Gardenia aqualla*, le tamarinier et le *Faidherbia albida*, le *Balanites* est l'un des arbres les plus importants pour les Tupuri. Cette importance va bien au-delà de son utilité matérielle.

Il affectionne les *hardé* et est souvent associé à des termitières. Il sert de support à des plantes lianescentes et à des épiphytes du genre *Loranthus*, dont on fait les grigris les plus redoutés et les plus puissants. Les oiseaux y construisent leurs nids. A son pied, les humains viennent jouer ou se reposer à l'abri du soleil. Les petits animaux sauvages y trouvent aussi refuge et nourriture.

L'aspect extérieur de l'arbre, dru et verdoyant, explique qu'on le choisisse souvent comme protecteur de la famille et qu'il se retrouve dans le bosquet sacré. Il est le reposoir d'un génie spécifique, dit "génie du *Balanites*", qui protège l'homme qui s'est confié à lui. A ce titre, il revient souvent dans la littérature orale et dans les anthroponymes.

On raconte ceci, par exemple : une jeune fille était montée sur un *Balanites* pour en cueillir les feuilles. Ses camarades, jalouses de sa beauté, élevèrent autour de l'arbre un enclos d'épineux. Incapable de redescendre, elle se mit à pleurer. Tourterelle l'entendit et alla prévenir la mère de la jeune fille, qui vint la libérer.

On a le proverbe suivant : "L'éléphant mange le *Balanites* eu égard à son derrière" (qu'il a suffisamment grand et résistant pour se permettre d'avaler de grandes épines). On applique ce proverbe à ceux qui réussissent dans la vie parce qu'ils en ont les moyens (intelligence, force, volonté, richesse, grigris...).

Ce proverbe est peut-être à l'origine du nom de [blɔɔ bale maa ni waŋ mbaga] "éléphant mâle chez le chef *Balanites*". On donne ce nom à quelqu'un qui a accompli un exploit requérant une force extraordinaire.

Le nom [mbaga] "*Balanites*" peut être donné à un enfant par égard pour le génie du *Balanites*, que le père a choisi comme protecteur de l'enfant, ou que le devin a conseillé après que la mère ai eu la vision fugitive d'un âne blanc, par exemple, au pied de l'arbre. Le nom de [waŋ mbaga] "chef *Balanites*" est donné à un enfant à la suite de la vision par le père d'un *Balanites* qui brûlait sans se consumer.

On croit que les sorcières attachent à certains arbres, dont le *Balanites*, l'esprit de la mort [man-huuli] afin de capturer des humains, et que les femmes possédées par les génies ont la faculté de le voir et de le chasser.

Pour authentifier par serment une déclaration, on va "*mordre le Balanites*".

Silvano ZOCCARATO
B.P. 7, Guidiguis (Cameroun)

Bibliographie

ANONYME, 1991, *Index français-toupouri (Cameroun, Extrême-Nord)*, Mission catholique, Guidiguis, 117 p.

ZOCCARATO Silvano, 1988, *Cosa per saggi. 100 proverbi dei Tupuri del Camerun*, EMI, Bologna, 91 p.

ZOCCARATO Silvano, 1991, *Fenêtres sur le monde toupouri. 1200 noms*, Guidiguis, Mission catholique, 185 p.

THÈSES ET MÉMOIRES

TRIAUD Jean-Louis, 1991, *Les relations entre la France et la Sanusiyya (1840-1930). Histoire d'une mythologie coloniale. Découverte d'une confrérie Saharienne*, Univ. Paris VII, Doctorat ès lettres, 4 volumes, 1927 pages.

Cette thèse de doctorat d'Etat se place au confluent de l'histoire africaine, de l'histoire coloniale, et de l'histoire islamique... C'est la combinaison de ces trois registres qui nous a paru plus féconde.

La confrérie musulmane Sa n ū s i y y a est apparue à la Mecque vers 1837. Elle porte le nom de son fondateur, Muhammed b. 'A l ī a l - S a n ū s ī , un Algérien né près de Mostaganem en 1787. D'abord organisation missionnaire, prêchant l'islam aux plus déshérités des nomades, plantant des z ā w i y a - s dans des terres peu hospitalières, ce mouvement devint, après 1900, le fer de lance d'une résistance opiniâtre contre les puissances coloniales.

L'histoire de la Sa n ū s i y y a est d'abord l'histoire d'une grande peur coloniale. Rien, dans la doctrine de son fondateur, ne prédisposait cette confrérie à un affrontement avec les puissances de son époque. A l'heure du partage de l'Afrique, elle fut identifiée abusivement comme un repaire de subversion. Sa position écartée dans le désert, les rumeurs entretenues par certains de ses partisans, l'accueil qu'elle accordait aux réfugiés algériens et la campagne montée par plusieurs observateurs français contribuèrent à construire autour d'elle une véritable légende noire¹. Cette légende noire eut à son tour une influence directe sur le destin de la confrérie elle-même. Etroitement surveillée par les puissances européennes, puis attaquée par celles-ci (par la France, au Tchad, en 1901 ; par l'Italie, en Lybie, en 1911), la Sa n ū s i y y a finit par organiser sa défense, se constituant en mouvement politico-militaire et, plus tard, en appareil d'Etat - devenant ainsi ce que la légende noire voulait qu'elle fût : une force hostile à la conquête coloniale, capable comme telle de combattre, à la fois, entre 1915 et 1918, les Français, les Italiens et les Britanniques.

Avant de trouver ses limites, la confrérie a longtemps cherché son territoire. Cette quête d'un domaine propre constitue l'un des faits dominants de l'histoire primitive du mouvement. La concentration des

forces *sanūsī* en Cyrénaïque n'est pas le résultat d'un choix entièrement délibéré, mais la conséquence d'un échec à s'implanter ailleurs. Sa percée en Cyrénaïque et, dans une moindre mesure, au Sahara central, s'est produite dans des régions où la présence de pouvoirs faibles et l'absence d'institutions religieuses influentes lui ont laissé un espace disponible. Dans les quatre directions géographiques, au contraire, la *Sanūsīyya* s'est heurtée à des obstacles infranchissables : Français et *Tijānī* en Algérie et Tunisie, avant 1860, sociétés soudano-sahéliennes au sud, entre 1870 et 1900, et butoir turc, *madanī* ou *ibādīte* dans les villes du littoral. A l'est, l'Egypte, vieille métropole islamique, et le Soudan, champ d'action de la *Mirghaniyya* et de la *Mahdiyya*, se sont aussi montrés réfractaires.

Cet échec se comprend mieux si l'on prête attention aux méthodes *sanūsī*. Jamais la confrérie ne recourt à une stratégie de rupture à l'égard des pouvoirs établis. Evitant de se mettre à leur service, elle ne cherche pas davantage à les subvertir. Elle n'obtient donc d'eux que ce qu'ils lui consentent. Sa demande principale porte sur la création de postes missionnaires (*zāwiya-s*), pour laquelle elle recherche le consentement explicite des populations concernées. Ainsi respecte-t-elle les hiérarchies en place et choisit-elle partout la voie de la pénétration pacifique. En cas de difficulté, elle préfère la *hijra* (émigration pieuse) - comme le montre le départ du chef de la confrérie à Kufra, en 1895, devant la menace turque. Elle ne recherche pas l'exercice du pouvoir politique, mais celui, plus subtil et rémunérateur, qui découle, selon le modèle chérifien, des fonctions d'arbitrage. En ce sens, la confrérie est fondamentalement apolitique, et c'est sur ce plan que la légende noire a multiplié les contre-sens. Même à la veille des attaques françaises, le terme de *jihād* ne faisait pas encore partie de son vocabulaire familier.

Dans son expansion saharienne, la *Sanūsīyya* a rencontré le monde nomade. Ainsi s'est établi entre la confrérie et les nomades sahariens un lien d'affinité aussi puissant que paradoxal, parce que l'ethos nomade est étranger à celui des *Sanūsī*. Les dirigeants du mouvement et les *ikhwān sanūsī* sont des sédentaires qui construisent des *zāwiya-s* comme autant de noyaux urbains en plein désert. Leurs valeurs essentielles : l'étude, le travail agricole, la paix civile, sont en contradiction avec celles du monde nomade. Pourtant, les *Sanūsī* font de l'alliance avec les Bédouins l'un des piliers de leur système. Les

Tuareg (Ajjer notamment) représentent pour elle, à l'ouest, ce que les Ma jābra et les Zuaya sont à l'est - et ce qu'elle aurait voulu que fussent les Awlād fī l'aymān au sud de son dispositif : des rançonneurs de pistes progressivement pacifiés et reconvertis en milice du désert.

Mais le système sanūsî ne se limite pas au monde nomade. Les Sanūsî ont une vision globale de l'espace saharien. Ils ont su notamment capter à leur profit les avantages d'une nouvelle route transsaharienne, celle de Benghazi - Abéché, par Kufra, et en faire l'une des bases de leur puissance. Ils ont aussi choisi avec soin leurs emplacements, recherchant les oasis, les points d'eau et les salines. Le système sanūsî est né de cette conjonction entre l'exploitation d'un axe caravanier et le quadrillage du désert. Au cours de ce processus, la Sanūsîyya s'est faite gestionnaire d'un territoire, animatrice d'une économie. Mais son action est restée essentiellement régulatrice. Pas plus qu'elle n'aspire alors au pouvoir politique, la Sanūsîyya ne se veut entrepreneur économique. Elle décide à l'occasion de creusements de puits et d'ouvertures de pistes, protège le commerce, encourage les marchands, fait travailler ses terres par les captifs. L'action des i khwān au Sahara vise d'abord à une reconnaissance de la baraka du Maître, d'où découlent ensuite considération, clientèle et biens matériels.

L'histoire de la question sanūsî, du côté français, traverse plusieurs cycles. Il faut attendre les années 1880 pour voir les polémiques à son sujet atteindre leur paroxysme. Après quoi, les fureurs anti-sanūsî retombent. L'occupation du Sahara et la marche au Tchad rendent à la question une nouvelle actualité. Les militaires reprennent alors le flambeau de la lutte contre la confrérie. Dans tout le Sahara central se succèdent des affrontements franco-sanūsî à géométrie variable : au Tchad entre 1901 et 1913, au Sahara algérien et tunisien, et en Aïr, pendant la Grande Guerre. Il faudra près de deux décennies aux troupes françaises pour vaincre la résistance de la confrérie - soit bien plus, dans le temps et dans l'espace, qu'Ahmadu de Ségou et Samori réunis, plus qu'un Abd al-Qādir (Abd El-Kader) ou un Mā al-Aīnīn.

Du côté sanūsî, d'autres rythmes s'inscrivent et se croisent avec ceux-là. L'organisation confrérique s'implante en 1843 en terre d'Afrique (al-Baydā) et s'engage dans une longue marche vers le sud saharien en 1895. A partir de 1901-1902, elle improvise, dans des conditions difficiles, une résistance contre les assauts français, puis fait appel à la protection turque. Son destin est désormais inséparable du

jeu des Puissances. En 1911, lors de l'invasion italienne, elle devient légataire de l'Empire ottoman défaillant. La *TARİQA* a désormais réalisé sa mutation : elle est devenue une organisation politico-militaire, un embryon d'Etat. Et c'est ainsi qu'elle ressurgira, en dépit de son écrasement par les Italiens dans les années 1920, en donnant à la Libye indépendante, après la deuxième guerre mondiale, sa première forme de légitimité politique : la monarchie du roi *Idrîs*.

Histoire occultée, histoire oubliée - tels sont les traits distinctifs qui nous paraissent dominer le traitement de la question *sanūsî* jusqu'à une époque récente, au moins du côté français. Le cas du Borkou est, à cet égard, exemplaire. Depuis soixante ans, en effet, la période *sanūsî* au Borkou n'a fait l'objet d'aucune étude particulière. Silence étonnant quand on connaît l'âpreté des combats qui opposèrent Français et *Sanūsî* pendant douze années dans cette région du Tchad. Cette présence *sanūsî* couvre pourtant près d'un demi-siècle (vers 1870-1913) - soit une durée plus longue que celle de l'hégémonie rabiste dans le bassin tchadien (vers 1879-1900). *Rābîh*, lui aussi étranger au pays, a pu servir à différentes reprises de modèle héroïque dans une lecture anti-colonialiste de l'histoire régionale. Il n'en a jamais été de même pour la *Sanūsîyya*. La lutte menée par les *Sanūsî* et leurs alliés autochtones contre les Français et la présence sur l'actuel sol tchadien de l'une de leurs capitales, Gouro, auraient dû favoriser l'intégration de cette histoire dans la geste nationale. Pourtant, la *Sanūsîyya* a surtout brillé par son absence dans l'histoire tchadienne, comme si l'image "diabolisée" dont la colonisation française l'avait chargée continuait à exercer ses effets, comme si, surtout le précédent fâcheux d'une lutte associant des "Libyens" et des "Tchadiens" contre des Français allait à l'encontre du projet de construction nationale. L'accumulation de vieilles hantises enfouies et mal mises au jour, puis recyclées de génération en génération, a ainsi créé autour de *Sanūsîyya* un climat particulier.

Jean-Louis TRIAUD²

1. La brochure de Henri DUVEYRIER *La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben 'Ali es-Senoûsî et son domaine*

géographique en l'année 1300 de l'Hégire : 1883 de notre ère (Paris, 1884) représente l'expression la plus achevée de cette légende noire.

2. En attendant sa publication aux Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, cette thèse peut-être consultée à l'Université de Paris VII (Laboratoire Tiers-Monde, Afrique), à la Bibliothèque de la Maison des Sciences de l'Homme, aux Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, et au CEFOD, N'Djaména. Voir aussi, pour les débuts de la guerre franco-sansonsi, J.L. TRIAUD : Tchad, 1900-1902. Une guerre franco-libyenne oubliée ? La confrérie musulmane sansonsi face à la France. Paris, L'harmattan, 1988.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

BERNUS, E. et POUILLON F. (éd.), 1990, Sociétés pastorales et développement, Paris : ORSTOM, (Cahiers des Sciences Humaines, vol. 26), 287 p.

Dédié à la mémoire de notre amie Suzanne BERNUS, voici un bilan global des politiques de développement successives qui ont été appliquées aux sociétés pastorales d'Afrique et du Moyen Orient. L'histoire sociale retracée ici est "douloureusement critique" (p. 4) comme on pouvait s'y attendre. L'initiative est d'autant plus intéressante qu'aucune réflexion d'ensemble sur ce sujet n'avait été jusqu'à présent tentée. Le terrain est "quasi vierge", comme le souligne POUILLON dans sa brève et vigoureuse introduction.

Les treize auteurs rassemblés sont de formation diverse : anthropologues, géographes, socio-économistes, vétérinaire, agronome. Tous sont des spécialistes bien connus de l'élevage et presque tous ont été impliqués dans des opérations de développement. Ils témoignent donc de leur expérience et nous livrent leur réflexion sur une pratique qui n'est pas dissociée de la théorie. L'une et l'autre restent intimement liées, et le plan de l'ouvrage qui propose un glissement de l'une vers l'autre en paraît même un peu arbitraire. Mais l'intérêt du lecteur, renouvelé par la variété des approches de chacun, reste soutenu du début à la fin.

La première partie du livre, relative aux "interventions techniques", s'ouvre avec un article de Brigitte THÉBAUD sur les politiques d'hydraulique pastorale et leurs conséquences. L'auteur dresse un état clair et nuancé des répercussions multiples et en bonne part involontaires de l'hydraulique moderne (construction de forages et de puits) sur l'économie pastorale sahélienne, et réfléchit aux améliorations à y apporter. Elle souligne la nécessité d'une action juridique (attribuer les points d'eau à des groupes sociaux précis) parallèlement à l'action technique afin d'en supprimer les effets pervers.

Jean BOUTRAIS trace les grandes lignes de la courte histoire des ranchs africains et l'illustre par la mise en parallèle de l'histoire de deux d'entre eux, dont l'une se solda par un échec (en Nigeria) et l'autre fut une réussite, la "Compagnie pastorale africaine" d'Afrique Centrale. Il met en évidence les raisons qui ont conduit l'une et l'autre à ces résultats opposés, et s'interroge sur l'avenir de cette formule d'élevage

en Afrique.

André MARTY dresse un tableau général des organisations coopératives en milieu pastoral qui, paradoxalement, ont été mises en place par les Etats. Il souligne leur diversité et leurs limites, en même temps que leur intérêt pour des groupes humains souvent en crise.

Étienne LANDAIS, vétérinaire, décrit le rôle prépondérant des vétérinaires dans la définition des politiques pastorales de l'époque coloniale en Afrique française. Il fait l'historique des actions menées et des doctrines sous-jacentes et conclut sur "l'absence totale... de prise en compte de la dimension sociale de ces problèmes". (p. 66)

De cette lacune essentielle de "l'approche vétérinaire" et de ses redoutables conséquences, Claude ARDITI donne une illustration tout à fait saisissante. Il établit le bilan d'une opération de développement menée dans le nord de la Côte d'Ivoire, et montre comment "l'approche vétérinaire", conception purement techniciste des questions d'élevage, en faisant complètement abstraction des faits de propriété du bétail, aboutit à un total fiasco. Il écrit : "Le troupeau qui rentre (dans le parc) chaque soir représente un ensemble composite où chaque propriétaire continue à gérer son bien en fonction de ses besoins rituels et économiques. Etablir la structure du troupeau d'un parc (par sexe, âge, entrées, sorties, etc.) n'a littéralement pas de sens ; en tirer des conclusions sur la gestion, comme s'il appartenait à un propriétaire unique est absurde" (p. 148). Ayant moi-même, à propos d'autres pasteurs, beaucoup insisté sur l'importance de la structure de la propriété du bétail pour saisir la logique de ce type de société, je ne peux qu'abonder dans le sens d'ARDITI, frappée que j'ai toujours été par l'immense fossé qui sépare le point de vue des vétérinaires de celui des ethnologues.

A plusieurs reprises au fil de l'ouvrage se trouve remis en cause le concept de l'immobilisme séculaire des sociétés nomades, ce qui ne sera utile qu'au lecteur non averti. Beaucoup plus intéressante me semble l'illustration du phénomène inverse que nous apportent François POUILLON, Ugo FABIETTI et Yves GUILLERMOU à propos des Peul du Nord-Sénégal, des Bédouins d'Arabie Saoudite et des pasteurs algériens respectivement.

François POUILLON met en évidence les "révolutions" successives qu'ont connues les sociétés pastorales, sous l'effet des politiques qui leur ont été appliquées. Il illustre son propos par le cas des Peul du Nord-Sénégal, montrant comment la "révolution des fourrages" a fait suite chez eux à celle des forages, ce qui a bouleversé chaque fois les

conditions d'existence de ces nomades et témoigne de leur grande adaptabilité.

Les Bédouins d'Arabie Saoudite, dont nous parle Ugo FABIETTI, font preuve eux-aussi d'une éclatante capacité d'adaptation. Leur mode de vie actuel, très marqué par l'influence de l'Etat et profondément inséré dans l'économie de marché, n'a plus aucun rapport avec l'image biblique d'une vie pastorale immuable. La pertinence du concept de "groupe domestique", comme son caractère prétendument "sous-productif" sont remis en cause par cet auteur.

Yves GUILLERMOU retrace les avatars de la politique pastorale en Algérie. Il souligne combien "l'apparente homogénéité du style de vie tend à masquer /.../ la diversité des situations et la complexité des formes d'organisation" (p. 165), la tendance actuelle étant à une bipolarisation entre bergers prolétaires et éleveurs capitalistes.

Mode de vie immuable, groupes domestiques sous-productifs... Les clichés tombent un à un, et les descriptions très modernes qui nous sont données sont tout à fait revigorantes. Gianni ALBERGONI s'attache à dénoncer un autre lieu commun, celui du rôle éminent du Bédouin dans le commerce transsaharien. Si utile soit-elle, on regrette que sa démonstration n'ait pas été étendue à d'autres sociétés pastorales sahariennes : les Toubou, c'est certain, n'ont pas davantage la "bosse du commerce" que les Bédouins, et que peut-on dire à cet égard des Touaregs ? L'analyse des causes de cette situation reste à faire.

Le dernier article avant le mot de la fin d'Edmond BERNUS est d'Angelo BONFIGLIOLI. Cet auteur propose une typologie des diverses formes d'agro-pastoralisme afin d'apporter un peu de clarté dans un domaine où règne une grande confusion conceptuelle : les situations en effet sont complexes, influencées par de multiples facteurs à la fois endogènes et exogènes. Les choix effectués, qui sont motivés par "la recherche d'un équilibre optimal entre des exigences différentes sinon contradictoires" ne marquent "ni progression, ni régression, ni linéarité, ni cycles" (p. 265). Ces vues nuancées d'hommes de terrain, comme les autres contributions à l'ouvrage, nous éloignent définitivement de tout schématisme théorique.

Ce livre dans son ensemble est très stimulant, tant par la qualité de sa réflexion que par la diversité des témoignages qu'il apporte.

Catherine BAROIN
UPR 311 du CNRS

BOUQUET Christian, 1990, *Insulaires et riverains du lac Tchad*. Paris : L'harmattan, 2 vol., 412 + 464 p.

Christian BOUQUET publie ici sa thèse d'Etat de géographie, soutenue en 1984. Cet ouvrage s'impose comme une somme magistrale, moins par son volume que par la qualité de son contenu.

Cette œuvre, qui est une mine de renseignements inégalée sur les populations des îles et du bord du lac Tchad, est fortement marquée par la personnalité de son auteur, dont l'attitude intellectuelle de base, comme il le dit lui-même, "repose sur la méfiance, voire l'incrédulité" (II, p. 381). Le doute métaphysique qui anime BOUQUET se manifeste tout au long du livre, le portant à des propos parfois très personnels :

Les écoles de pensée ne sont rien d'autre que des officines où l'on entraîne son cerveau à pratiquer des gymnastiques moralement réconfortantes (I, p. 89).

Cette méfiance viscérale face aux certitudes de tout type conduit l'auteur à prendre un large recul par rapport à lui-même et à son œuvre, et à manifester une modestie excessive face à l'ampleur du travail effectué. Mais surtout, elle fait de son ouvrage un modèle de circonspection méthodologique. Sans cesse, Bouquet prend soin de justifier son approche, de réfléchir sur elle, d'en souligner les avantages et les inconvénients.

L'auteur se veut un adepte de la géographie du vécu, qu'il pratique d'ailleurs à sa manière "hautement subjective" (I, p. 25). Mais "face à l'objectivité apparente du nombre, nous avons préféré la subjectivité de l'intuition ; en l'absence de données fiables, c'est un choix défendable". (II, p. 223).

Cette prise de position, comme la nature des questions posées à sa suite, rapproche très sensiblement cette géographie d'un regard anthropologique. Ainsi en vient-on par exemple à ce constat, peu habituel chez les géographes :

Le contexte socio-culturel (dans les sociétés rurales des

pays sous-développés) contient des notions qui échappent aux modèles de raisonnement conçus en Occident.

D'où cette interrogation : "est-il vraiment nécessaire d'amener ces populations au changement ?" (I, p. 90).

Le doute métaphysique qui constitue la toile de fond de l'ouvrage, loin d'être stérile, est donc au contraire la source d'une grande richesse de réflexion.

Le questionnement initial du livre, comme il se doit, porte sur la pertinence du découpage retenu pour l'objet d'étude. Le cadre physique est écarté dès le départ, comme n'étant d'aucune utilité (I, p. 17), et les données par ailleurs n'étant cartographiables qu'à l'intérieur d'un découpage administratif, c'est ce dernier qui faute de mieux, est pris comme point de départ. L'auteur commente ce choix à sa façon : "il serait fallacieux de vouloir trouver une justification cohérente au découpage ainsi retenu... (mais)... il y a une petite dose de logique dans l'artificialité de notre choix" (I, p. 19).

Dans ce cadre administratif, c'est la distribution ethnique qui apparaît la plus pertinente pour la description des faits et BOUQUET opte pour une "démarche de type monographique" (I, p. 23) qui à ses yeux s'impose du fait que les espaces dont il traite sont largement inconnus. Après une mise en situation qui relève de la géographie classique (géologie, hydrologie, climat, végétation, sols), l'auteur passe à une "géographie du vécu" qui fait appel à toutes les sciences humaines à la fois, qu'il s'agisse de l'histoire, de la linguistique, de la démographie, de la sociologie, de l'anthropologie, de la préhistoire, etc.

De quoi traite ce livre en effet ? De tous les faits humains relatifs à cette zone géographique, et donc d'une infinie quantité de sujets, où les disciplines souvent se confondent. Il serait fastidieux d'en dresser la liste. Par exemple, on y trouve des indications aussi bien sur l'histoire du peuplement et la toponymie que sur la nuptialité des groupes ethniques en présence, les techniques de pêche, la scolarisation, ou encore les divers usages du *Balanites* (I, p. 66) ou les étapes comparées de la vie chez les Kotoko, les Kanembu et les Babalia (I, p. 74). Les sujets abordés sont si divers et si nombreux qu'on regrette l'absence d'un index thématique qui aurait facilité la consultation de ces deux gros volumes sur des points ponctuels. Le résultat n'en demeure pas

moins superbe.

Pour sa part, BOUQUET qualifie ainsi le fruit de sa démarche :

La définition de ces “pays” (ethniques), comme la prise en compte de l’espace vécu, donnent de la géographie une image inconfortable aux yeux des progressistes, une orientation dévoyée pour une discipline qui se voudrait d’avant-garde. Chacun fait, avec ce qu’il connaît, la géographie de ses moyens et de son intuition (I, p. 26).

Malgré cette dernière remarque bien restrictive, c’est une géographie tout à fait d’avant-garde à laquelle le lecteur est confronté. Ce livre, tant par son état d’esprit que par la richesse de l’information qu’il apporte, est un régal.

Au delà de l’intérêt purement informatif de l’œuvre et en dépit de l’“incrédulité” particulièrement poussée de son auteur, on a le plaisir de le voir exprimer avec vigueur ses opinions et dénoncer au passage, de façon péremptoire, un certain nombre de réalités :

A l’évidence, le peuple est aliéné et exploité. Mais il n’en a pas conscience. (I, p. 87).

En quelques phrases, BOUQUET fustige ailleurs les principales causes du sous-développement de cette région :

L’administration post-coloniale a favorisé la renaissance du tribalisme, illustré et renforcé par le népotisme, la concussion et les excès de tous ordres. Le manque de qualification et de compétence d’un grand nombre de cadres a conduit les pays concernés à la déroute politique et à la faillite économique (II, p. 224).

Mais l’auteur ne s’étend pas sur ce thème abondamment traité

ailleurs par lui-même et par d'autres. Plus intéressants ici sont les développements théoriques. BOUQUET critique la "nouvelle géographie" (c'est-à-dire la géographie quantitative), inadéquate pour étudier ce genre de milieu : "Si l'on prête attention aux données chiffrées que nous avons cru bon de publier, il en ressort surtout des lacunes" (II, p. 222-223).

Dans la même veine, le simplisme idéologique qui sous-tend nombre de recherches sur les sociétés africaines est lui aussi dénoncé :

Dans l'étude des sociétés africaines, les chercheurs se sont trop longtemps contentés de J. J. ROUSSEAU et de K. MARX (II, p. 311).

Sur la base des données observées au Tchad, BOUQUET critique puis rejette comme inapproprié le concept de mode de production, "y compris dans ses définitions récentes et nuancées proposées par C. COQUERY-VIDROVITH (mode de production africain) ou par J. CABOT (mode de production domestique)" (II, p. 315).

D'autres orientations de recherche sont suggérées sur des thèmes jusqu'à maintenant peu explorés : le secteur dit informel et celui dit intermédiaire. Ceux-ci méritent en effet un approfondissement théorique et offrent d'importantes perspectives pour le développement.

Après ces pages plus théoriques, l'auteur revient à la matière de son étude et, quittant l'approche monographique, opère un changement d'échelle. Dans une perspective plus large, il met notamment en évidence l'ampleur et l'ancienneté des activités d'échange dans le bassin du lac Tchad (II, p. 320).

Cette œuvre au total mérite donc une estime sans partage, tant pour la qualité de sa réflexion que pour la richesse de sa documentation. Elle sera utile à tous les chercheurs en sciences humaines et les développeurs qui s'intéressent de près ou de loin aux populations du bassin du Tchad, riveraines du lac ou plus éloignées.

Catherine BAROIN
UPR 311 du CNRS

DELERIVE Roger, 1991, Forts Sahariens des Territoires du SUD (Publication du Centre d'Etudes sur l'Histoire du Sahara. Paris : Geuthner, 278 pages.

Fruit d'un travail collectif réalisé sous la direction de Marc FRANCONIE, cet ouvrage est le premier d'une étude générale consacrée à l'ensemble des forts sahariens construits lors de la pénétration française au Sahara. Mais il ne concerne que la partie du Sahara rattachée à l'Algérie. Le tome suivant sera consacré aux forts bâtis dans le sud-Sahara par les troupes remontant de la côte atlantique de l'Afrique.

Aujourd'hui, parfois occupés par l'armée algérienne, parfois détruits ou ensevelis sous les sables, parfois encore utilisés à des fins touristiques, ces forts, ou ces "bordjs", sont les vestiges des différentes phases de la conquête française. C'est la première fois qu'ils sont étudiés d'une façon exhaustive et l'auteur remarque qu'ils sont moins connus du grand public que les forts de la conquête de l'ouest américain chers à John WAYNE (encore que, récemment, *Fort Saganne* ait abordé ce sujet après quelques films des années trente et quelques auteurs un peu oubliés.)

Ce livre arrive donc à point et fournit aux chercheurs une description détaillée de chaque ouvrage accompagnée d'un croquis très parlant, émouvant même. La vie, parfois très brève, de chaque poste est replacée dans son contexte historique et apporte un éclairage original sur le déroulement de la pénétration française, ses difficultés et ses hésitations souvent liées à la vie politique française et aux conflits européens. Tout en apportant nombre de précisions, ce livre réussit à donner constamment au lecteur une vision d'ensemble des faits.

Le débarquement de 1830 avait été suivi d'une longue période d'opérations et d'hésitations qui laissa le Sahara à l'écart pendant une cinquantaine d'années. La grande période de ces forts va donc de 1892 aux environs de 1930, avec une certaine réactivation lors du conflit algérien.

On ne peut qu'être frappé de la concomitance de la progression de ces lignes de forts avec ce qui se passait au sud du Sahara et en particulier au Tchad où la période d'expansion française se déroule dans la même période, avec le temps fort de la convergence des trois expéditions provenant d'Algérie, du Sénégal et du Congo. Il est même

piquant de noter qu'en 1899, In Salah sera prise "à l'improviste" contre le gré de Paris de même que Bir Alali au Tchad en 1901. C'est à cette époque qu'apparaissent les compagnies méharistes créées par LAPERRINE au nord en 1902 pour se libérer de l'emprise de ces forts et de la conception trop statique et peu adaptée aux nomades qui a présidé à leur construction. C'est également à cette époque que LARGEAU et Georges MANGIN commenceront à utiliser des éléments méharistes au Tchad.

On doit toutefois noter quelques différences entre le nord et le sud : les méharistes du nord resteront toujours plus liés aux postes que ceux du sud qui nomadisaient en permanence et ne séjournaient pratiquement jamais dans les postes. Les postes du nord correspondaient à une conception européenne de la guerre : parfois indispensables mais parfois inutiles, ils contribuaient à éloigner les populations et exigeaient une logistique très coûteuse.

Ainsi, pour ravitailler les postes du sud oranais depuis le terminus du chemin de fer de Djénou Bourezg, il fallait périodiquement envoyer des convois comprenant de 2.500 à 5.000 chameaux, 100 bœufs, 1.000 moutons, le tout escorté par 2.000 hommes. C'était ruineux et Paris s'en émut.

De nombreux "bordjs" (mot d'origine latine cousin de bourg !) étaient simplement destinés à assurer les relais du télégraphe optique et les quelques opérateurs qui y résidaient devaient se sentir bien seuls. Rien de tel au sud. On attend donc avec impatience le volume suivant qui doit traiter des forts du Tchad et des territoires au sud du Sahara.

Louis CARON

JUNGRAITHMAYR Hermann, 1991, *A Dictionary of the Tangale language (Kaltungo, Northern Nigeria) with a grammatical introduction* (coll. Njéno Andirya Galadima & Ulrich Kleinewillinghöfer), Berlin : D. Reimer (Sprache und Oralität in Afrika), 219 p., 1 carte.

Après une thèse soutenue en 1956, intitulée *Untersuchungen zur Sprache der Tangale in Nordostnigerien* (Univ. Hamburg), restée difficile d'accès, et deux articles sur l'harmonie vocalique (trait remarquable de cette langue, emprunté aux langues adamawa voisines),

ce dictionnaire vient à point nommé pour enrichir une documentation relativement importante sur cette langue tchadique du Nigeria.

Une longue introduction (pp. 17-61) précède le dictionnaire proprement dit. Après un rappel des références bibliographiques, on y trouve quelques renseignements sur la localisation de la population et la situation des différents dialectes, des remarques sur la phonologie et les tons, une présentation détaillée de la morphologie nominale et verbale. Le dictionnaire tangale-anglais occupe l'essentiel de l'ouvrage : environ 2.600 entrées principales, sans compter les composés (pp. 63-171). Il est suivi par un index anglais-tangale, plus court : 1.700 termes environ (pp. 173-217).

Cet ouvrage est destiné à un public scientifique mais aussi à la population elle-même. On le constate aisément à travers certains choix orthographiques : l'auteur a essayé de conserver, autant que possible, le mode courant de transcription, avec les caractères usuels des claviers de machines à écrire, en y ajoutant des diacritiques :

ḅ = b, ḍ = d, ṇ = n, ị = i, ẹ = e, ụ = u, ọ = o

Etant donné la fréquence de ces phonèmes, il s'ensuit un certain alourdissement du texte (mais dans ce domaine, tout est affaire d'habitude). Voir, par exemple, les termes suivants pour lesquels nous donnons une transcription phonétique entre crochets :

ḍịṇḍịṇṇ [ḍịŋ̣ḍịŋ̣] "sound of a bell or metal"

ḍẹṇẹr [ḍẹŋ̣ẹr] "bow"

ṇịṛg̣ọḍḳ [ŋ̣ịṛg̣ọḍḳ] "lizard (gen.)"

ṇụṇụr [ŋ̣ụŋ̣ụr] "shinbone"

Une autre question de transcription et d'interprétation phonologique concerne les séquences **au**, **ai**, etc., où l'influence de la notation courante du hausa [hawsa] a certainement été déterminante. Que ce soit en hausa, en tangale ou en lamé, il nous semble que de telles séquences, **aw**, **ay**, devraient être interprétées comme se terminant par les sonnantes /w/ et /y/, etc. Voir, par exemple :

kaygay (au lieu de **kaïgai**), def. **kaygayi** (au lieu de **kaïgayi**) : "Acacia albida"

yáwll (au lieu de yáuli) “firewood”; yáwul may (au lieu de yáwul mai) : “firewood of the chief”

L'ordre alphabétique comporte quelques anomalies : mb situé entre b et b, nd situé entre d et d, nj après j (cela vaut pour le classement des premières lettres mais non pour les suivantes). Par ailleurs, la notation de l'occlusive glottale [ʔ], particulièrement dans les formes intransitives et passives, ne peut guère se justifier pour des raisons orthographiques (p. 21).

Tangale- English :

dokme, v.n. dokmi, pass. dokmo, pl. dokuke, v.n. dokuki, pass. dokuko, to oppress, to cause trouble, to give headache, to harass, to annoy, to bother, to distress, to vex, to trouble; *laɣ jé ndokum pómú* this child is giving us trouble; cf. *doke*

dokóri, def. -i, messenger; = *anandokóri*

dokoy id., compact (as of grass heap, guinea-corn); = *dukull*

dòldòk, def. -j, white worm-like insect

dòldòm, dòdòl, def. -j, kidneys

dòlj, v.n. dòlj, pass. dòlò, pl. dòludè, v.n. dòludj, pass. dòludò, to swallow; to steal and eat spirit; *sòglé wa dòlò* the fish will be swallowed

dòm, def. -i, beans; Ha. *wake*

dòm, def. -j, egg; *atún dómj* bring me the egg!; *dòm sá-ído* eyeball = Ha. *kwayar ido*; *dòm yídi* egg of bird

dòmbe, v.n. dómbej, pass. dómbo, pl. dómbye, v.n. dómbyj, pass. dómbyò, to warm, to heat; *amf wa dómbo* the water will be heated

dómj, v.n. dómj, pass. dómò, pl. dómudè, v.n. dómudj, pass. dómudò, to collect, to put together, to heap up, to pile, to amass, to accumulate; *mínj dómj* = *mínj wa dómò* we will be assembled; (= *kálij*)

dòmòk, def. -j, plant sp. (used as a medicine against the guinea-worm)

dóya (S) bee, honey; cf. *duno*, *wogot*

dòne, v.n. doni, pass. dono, pl. donuke, v.n. donuki, pass. donuko, to beg, to ask for

doole, i.v.n. doolò, pl. doolule, i.v.n. doolulo, to start ripening (fruit), to break up, to explode

Concernant la catégorisation des lexèmes, on ne peut que regretter, avec l'auteur (voir p. 30 et p. 218), une insuffisante analyse des “adjectifs” et des “idéophones” qui fonctionnent (parfois) comme des

nominaux. C'est là une piste de recherche nouvelle et extrêmement importante pour l'ensemble des langues tchadiques.

English-Tangale :

hat	<i>tarkj</i>	help	<i>wokwóke</i>
hatch	<i>seele</i>	help v.	<i>maage, madi,</i> <i>woke</i>
hatched, he	<i>pullę</i>	herald v.	<i>tag sába</i>
hate	<i>kųđę</i>	herb sp.	<i>pánųđum</i>
hatred	<i>kųđa</i>	herd (cattle, goats, sheep)	<i>kųrj</i>
haul	<i>ųyi</i>	herd v.	<i>tiye</i>
Hausa	<i>Kwanjın</i>	herdsman	<i>anandii</i>
~ man	<i>mu mų</i> <i>kwánjın</i>	here	<i>nęņę</i>
have	<i>ya gá</i>	heron	<i>ndoldon</i>
hawk	<i>sęļę</i>	hew (tree, wood)	<i>sęę</i>
haze	<i>lunn</i>	hiccough	<i>ęđuk</i>
hazy	<i>kumlumba</i>	hidden	<i>tuksi</i>
he, him	<i>mbęęndám,</i> <i>męęęndųn</i>	~ (for ever)	<i>đjr</i>
he-goat	<i>njamęę</i>	~ place	<i>łuka</i>
large castrated ~	<i>mara</i>	~ thing	<i>wam tuksi</i>
head	<i>kjį</i>	hide	<i>hadam, kada</i>
~ (man)	<i>maj</i>	hide v.	<i>laađę, swaame,</i> <i>tuke</i>
back of ~	<i>tul kubok,</i> <i>tul jũlo</i>	~ o.s.	<i>dike</i>

Les variations morphologiques des noms et des verbes sont analysées dans l'introduction. Elles apparaissent explicitement dans le dictionnaire où l'essentiel des formes est rappelé pour chaque entrée. Exemples de noms (avec défini) :

t ńndon, def. -i, heel...

t in, def. -i, black...

toko, def. *toki*, joke, fun

to lęę, def. *to lęęyi*, frog sp.

Exemples de verbes (avec nom verbal, passif et pluriel) :

tòlle, v.n. tòlli, pass. tòllo, pl. tòlule, v.n. tòluli,
pass. tòlulo to knot, to join rope

tule, v.n. tuli, pass. tulo, pl. tulude, v.n. tuludi, pass.
tuludo to detach, to bite off (a bit of meat)

Ce mode de présentation est pratique (puisqu'il évite au lecteur de se reporter à l'introduction ou à des annexes) mais il comporte un revers : le dictionnaire se trouve surchargé par des formes qui, dans la grande majorité des cas, pourraient se déduire automatiquement. De ce fait, on perd même la notion de régularités dans la langue. Une typographie différente pour ces variations morphologiques aurait peut-être suffi pour alléger le texte en rendant plus distincte chacune des parties : entrée, catégorie, variations morphologiques, définition.

Concernant précisément les définitions, il faut d'abord souligner l'abondance, tout à fait louable, des variations sémantiques relevées. Exemples :

kon, good, true, kind, handsome looking

konle, to put around, to walk, to run around, to encircle

Des exemples viennent illustrer des sens spécifiques.

On regretterait toutefois que si peu d'espèces botaniques et zoologiques aient été identifiées, sinon par recoupement avec le hausa. Ce sont des domaines extrêmement riches pour des populations rurales. On peut déplorer également l'absence totale d'illustrations, pourtant si nécessaires dans la présentation de la culture matérielle (vannerie, poterie, architecture, etc.).

En bref, quelles que soient les remarques que l'on peut faire, il faut bien souligner que ce dictionnaire, le premier sur cette langue, a le mérite d'apporter, sans nul doute, une quantité importante de données à la fois aux spécialistes et à la population tangale. Dans un épilogue, l'auteur lance cet appel : "Future scholars, hopefully native Tangale themselves, are expected to continue the enormous task that any dictionary work requires by correcting, completing and improving the data and information contained in the present volume."

Daniel BARRETEAU (ORSTOM)

TOURNEUX Henry (avec coll. Hamat PATAN), 1991, *Lexique pratique du munjuk des rizières (dialecte de Pouss) : français-munjuk, munjuk-français*, Paris : Geuthner-ORSTOM (Etudes tchadiques. Monographies), 130 p.

Le titre de cet ouvrage attire l'attention sur le fait qu'il s'agit d'un "lexique pratique" et qu'il porte sur le dialecte "munjuk des rizières".

L'objectif de l'auteur, ainsi qu'il le définit, "est de fournir à la Section de Structuration du Paysannat de Maga (SEMRV II) une base de référence pour l'établissement des documents écrits destinés aux riziculteurs de langue munjuk, ce qui explique que soit placé en tête du volume l'index français-munjuk. Il est aussi destiné aux alphabétiseurs qui devront former les paysans à la lecture, à l'écriture et au calcul dans leur langue".

Français-Munjuk :

paddy bahay zi brəm
pagaie aharay
payer fili (fəla); hiwdi (huwda)
paie vrak (m.)
paille de riz brogo
pain dibo
paix sled
palabre käləŋ
palmier dour akoona
palmier rônier hura
palpiter, battre (coeur) gizliri (gəzlora)
pulvisisme siy zi bilki
panier à mil égrainé kayawa
panier à poisson frais magaza
panier de pêche tronconique arəŋ
panier de transport kəsikər
panier où l'on garde le mil en épis dologo
panse bizim
pantalon surla

pardon! (Excuse-moi!) ké za-ŋa hanggal!
pardonne si-ni
 (lit. : donner [- à qqn] pardon)
pare-brise kotrom
pare-choc ganay
parent, apparenté zigel
parents (père et mère) taamakay, taamay
 (pl.)
 paresse, paresseux faali; mikiwil
pari hərək
parler midɪ (mɔɔɔ)
parler à voix basse ŋiriyi (ŋəriya)
parole seŋ zi midɪ (m.)
part bəriy ; bonu ; gal ; aziy
partage bəraw
partie, fraction gal
partir bili (bala)
pas (un -) aziy
pas du tout kəy zaw

Ce lexique contient environ 2.500 entrées, présentées d'une manière simple, très lisible, en doubles colonnes, avec quelques exemples, quelques termes dérivés ou composés. On y trouvera des termes relevant du vocabulaire de base mais aussi des termes spécifiques aux traditions munjuk, des identifications botaniques et zoologiques, à côté de termes spécifiques au milieu rizicole, au monde rural et artisanal, à la mécanique, à l'administration, comme par exemple :

décortiqueur à riz : *masin zi sirpi hahay*

démarrer (une voiture) : *fiki (faka)*

démarrreur : *wuliy zi fiki-ti moota* (litt. : petite chose pour faire lever le moteur)

demi-piquet : *azogom, sogom*

désignation des marchandises à transporter : *yiki-ni wazagay zi libi*

directeur : *direkter*

directeur général de la SEMRY : *abay-di SEMRY*

Munjuk-Français :

<i>haakay</i> (pl.)	<i>caprins. Cf. hek</i>
<i>haga</i> (m.)	<i>frontière, limite</i>
<i>hahay</i> (m.)	<i>riz</i>
	• <i>hahay na kredede</i> <i>brasures de riz</i>
	• <i>hahay na saṅsaṅ</i> <i>riz marchand</i>
	• <i>hahay zi bròm</i> <i>padily</i>
	• <i>hahay zi pi</i> <i>plant de riz</i>
	• <i>hahay zi sirpi</i> <i>riz décortiqué</i>
<i>hak</i> (m., f.), <i>hakay</i> (pl.)	<i>canard domestique</i>
<i>halay</i> (m.)	<i>lieu, endroit, emplacement, terrain ; moment, période</i>
	• <i>halay-di duniya</i> <i>la nature</i>
	• <i>halay na é hili wa-ni</i> <i>destination</i> [litt. : <i>endroit où l'on va</i>]
	• <i>halay na kú hala wa-ni</i> <i>destination</i> [litt. : <i>endroit où tu vas</i>]
	• <i>halay na é mili wazagay wa-ni</i> <i>destination</i> [litt. : <i>endroit où l'on envoie les choses</i>]
	• <i>halay n'amáy</i> <i>ciel</i>
	• <i>halay na wize</i> <i>avenir</i>
	• <i>halay zi harma hahay</i> <i>campagne rizicole</i>
	• <i>halay zi hitiri</i> <i>centre de formation</i>
	• <i>halay zi siyiti</i> <i>sécheresse</i>
	• <i>halay zi tiki siy</i> <i>vacances</i>
	• <i>halay zi wi</i> <i>lieu de naissance</i>
	• <i>halay zi wura hahay</i> <i>campagne de commercialisation du riz</i>

Les deux parties de l'ouvrage, français-munjuk, munjuk-français, sont bien complémentaires.

Ayant réalisé un fascicule similaire, plus simple et malheureusement resté sous forme ronéotée, sur le "masa des rizières" (en collaboration avec M. DIEU, Ch. YAOUSSIA, J.-L. DAPLA), j'apprécie d'autant plus la qualité de cet ouvrage qui se situe résolument dans une perspective de développement tout en respectant les normes scientifiques : il rendra les meilleurs services à tous ceux qui s'intéressent à cette langue en attendant la parution d'un dictionnaire.

On pourrait évidemment discuter de l'inclusion du nom de certains items, de certains choix orthographiques (pourquoi avoir noté les voyelles [ü] et [ö] tantôt par *u* et *o*, tantôt par *ü* et *ö* ?) mais ces questions ont certainement fait l'objet de discussions avec les principaux intéressés : les locuteurs. On le voit bien, tout va dans le sens d'une simplification réaliste.

L'auteur annonce qu'un petit volume séparé (en préparation) présentera une esquisse grammaticale de la langue munjuk de Pouss.

Daniel BARRETEAU (ORSTOM)

VINCENT Jeanne-Françoise, *Princes montagnards du Nord-Cameroun*, 2 tomes, Editions L'harmattan, Paris, 1991, 774 p.

Dès le départ, J. - F. VINCENT précise le mouvement de sa recherche. Formant le projet de réaliser une monographie de groupe consacrée au Mofu-Diamaré, elle opte en définitive pour un thème déjà retenu dans son travail sur les Hadjeray du Tchad : le pouvoir, non seulement ses manifestations mais ce qui le fonde, "ses racines".

Or une longue fréquentation du "pays" Mofu-Diamaré et de ses habitants, une connaissance fine du terrain, lui permettent de combiner d'une certaine façon cette problématique et une quasi-monographie : si le fil conducteur est sans contexte l'étude du pouvoir, à partir de ce fil ou autour de lui l'on voit se dessiner progressivement l'ensemble de la société Mofu-Diamaré. Par exemple, lorsque l'auteur considère les rapports du prince avec le monde des devins, des sorciers et des

voyants, c'est une description détaillée de ces différents univers qu'il nous livre avant d'en proposer une lecture politique. Aussi, tandis que J. - F. VINCENT énonce d'emblée son souci d'une approche comparative à l'intérieur même de l'ensemble Mofu-Diamaré (car deux types de système politique s'y rencontrent), le lecteur sera également sensible à ce parti pris d'une constante mise en perspective.

L'ouvrage comporte trois parties. La première partie, "Présentation des chefferies montagnardes Mofu-Diamaré", s'attache à situer dans un cadre administratif et géographique le groupe Mofu-Diamaré et surtout à définir celui-ci. Cette définition impose d'emblée la mise en cause de l'appellation initiale "Mofu" : attribuée de l'extérieur, elle a regroupé deux populations distinctes et qu'il faut précisément distinguer en les désignant, par convention, comme "Mofu-Diamaré" et "Mofu-Gudur". Elle consiste ensuite à déterminer ce qui fonde l'identité ethnique de ceux qui se dénomment eux-mêmes "gens des montagnes" et à passer ainsi au crible de l'analyse une série de critères dont deux seront finalement retenus. Si le second, les techniques matérielles identiques, est mis en évidence par les seuls observateurs extérieurs, le premier est privilégié par les intéressés : il s'agit du sentiment d'appartenir à une communauté religieuse se traduisant concrètement par la célébration de mêmes fêtes et tout particulièrement celle du taureau ou *maray*.

L'étude peut alors se focaliser sur ce qui représente au sein de cet "ensemble ethnique" l'unité de référence : le *ngwa* ou la "montagne", unité moins géographique que sociale et politique d'où la traduction enfin choisie "la chefferie montagnarde". Avant de dresser l'inventaire de ces *ngwa*, mais un inventaire par regroupements — ceux-là mêmes proposés par les informateurs car "correspondant à autant de cycles [de trois ou de quatre ans] de fêtes religieuses" — J. - F. VINCENT montre en effet en quoi chaque *ngwa*, organisé en quartiers, constitue "un ensemble solidaire" et comment son unité se repère. Mais qu'il soit appréhendé comme "unité de purification", "unité religieuse" ou "unité de pluie", elle met déjà en évidence le rôle central de son représentant politique : le prince. Le *Ngwa* et le prince, "l'un n'existe que par rapport à l'autre".

Une investigation historique complète cette première partie. L'histoire récente des chefferies se laissera cerner par divers biais : listes et généalogies dynastiques, temps de règne des princes sanctionné par le nombre de "houes de chefferie" détenues à leur mort... Mais pour accéder à leur histoire ancienne, l'ethnologue entreprend de décoder — dégager le message historique du langage symbolique — d'abord leurs mythes de peuplements puis les rites liés aux fêtes religieuses et aux enterrements princiers. L'histoire est ainsi révélée non pas sous une forme événementielle mais "stratigraphique" où clans autochtones ou premiers installés, clans de migrants ayant conquis le pouvoir, clans implantés ultérieurement... représentent autant de strates. Cette stimulante approche historique donnera enfin des clefs pour saisir l'organisation sociale de la chefferie, le clivage entre "gens de rien" qui, de façon originale, pour n'avoir aucun droit au pouvoir n'en ont pas plus un rapport privilégié à la terre, et "gens du prince".

Puis, l'étude se focalise à nouveau sur ceux précisément qui "portent" le pouvoir et le premier d'entre eux, le prince. De cette seconde partie traitant des "signes extérieurs du pouvoir" et notamment des avantages matériels liés au statut de prince, puis des domaines où s'exerce son pouvoir de décision, se dégage l'image d'un système politique centralisé qui laisse peu d'activités sociales en dehors de son champ. Se précise par comparaisons systématiques la différence annoncée au départ entre deux types d'unités politiques Mofu-Diamaré : le *ngwa* ("chefferie" — Durum, Duvangar, Wazang, Dugur...) et le *ngwa* (simple "montagne" (au sein de l'ensemble Zulgo - Gemzek - Meri-Mboko) où le "chef" n'a qu'un pouvoir limité. Des manifestations par contre variées du pouvoir du prince, retenons quelques exemples. Non seulement le prince exige de ses sujets un travail gratuit sur ses plantations, bénéficiant ainsi d'un atout économique certain, mais il se pose en cela comme maître de l'année agricole puisque nul ne peut semer chez soi avant d'avoir semé chez le prince. Non seulement l'institution des classes d'âge va lui permettre de "déterminer son audience", de "visualiser spatialement son aire d'influence", mais elle n'existe qu'en liaison avec lui puisque "service du prince" et danses

pour le prince sont les activités des “initiés”. Enfin, de tous les domaines où ses décisions sont souveraines (gestion de la terre, justice, guerre...), celui du religieux est le premier puisque, pour commander, il doit d’abord se montrer *Bi ma Kuley*. Et “prince des sacrifices”, il le sera en ordonnant les fêtes, en contrôlant les desservants des “esprits de la montagne”, en faisant purifier le territoire... Son pouvoir n’est pas autocratique dans la mesure où se rencontrent d’autres détenteurs de pouvoir (chefs de quartier, dignitaires, devins, “hommes vrais” réunis en assemblée) mais “leur” pouvoir s’avère soit limité, soit récupéré par lui.

La troisième partie franchit un dernier seuil : du système politique à la conception du pouvoir sous-jacente. Cette “théorie mofu du pouvoir politique” est livrée d’abord à travers le “foisonnement” de symboles que recèlent rites et interdits accompagnant la vie quotidienne du prince et les moments extraordinaires tels son intronisation ou son enterrement. Au delà de l’affirmation d’une identité entre *ngwa* et prince, tous courent à présenter celui-ci comme un être à part mais point comme roi sacré. Ainsi, que sa mort ne puisse être pleurée qu’après le retour de l’équipée secrète ayant dérobé dans une chefferie voisine une pierre (qui est “comme le nouveau prince”) symbolise la continuité du *ngwa* et la victoire sur “la désunion et le désordre”, mais qu’il soit capable de descendre seul dans sa tombe, en émettant des grondements de panthère, trace “une frontière entre lui et les autres hommes”. Incarnation d’un idéal, il est également la générosité par excellence et par calcul politique, et s’il parcourt les trois classes d’âge sans jamais devenir “homme fait”, c’est qu’il s’affranchit même du temps.

Moins spectaculaire mais fondamentale est la fonction de prêtre du prince, laquelle met en évidence “la sacralité du pouvoir”. On l’a vu grand ordonnateur ; il se doit d’assurer personnellement des “fonctions rituelles auprès de puissances supra-naturelles que lui seul peut honorer : le grand *mbolom* (grand esprit de la montagne) étendant sa protection à tout le territoire du *ngwa* ; ses propres ancêtres. Des sacrifices destinés à ces derniers, certains ont en effet une portée collective : sacrifices d’avant les semailles, d’avant le battage du mil

princier (qui clôt l'année agricole) et ... sacrifices de pluie.

C'est le rapport à la nature et donc à la pluie, qui révèle "la face obscure du pouvoir"... Tandis que les rapports privilégiés avec les voyants — dans la lutte contre les sorciers — placent le prince "au seuil du monde invisible", les manipulations des pierres de pluie (*bizi yam*), rites succédant aux sacrifices de pluie, le situent du côté de la magie que cette emprise sur les éléments signifie l'emprise sur les hommes, la possession, exclusive, des pierres de sécheresse (*kwalay*) le confirme : dans le "pouvoir négatif" de priver ses sujets d'eau réside le "véritable fondement en profondeur de l'autorisation du prince". L'identification du prince à la panthère est à interpréter dans la même optique : en assimilant sa force par contact avec sa dépouille, accaparement des crocs et de la peau et manducation d'organes symboliques, le prince se fait, aux yeux de ses sujets, aussi... redoutable que l'animal. La "production de la peur" est bien "racines du pouvoir".

Des "enseignements de l'étude", retenons enfin deux propositions stimulantes sous leur apparence de paradoxe : substrat commun aux "montagnes" et "chefferies", le premier stade du pouvoir est religieux, à savoir... même là où le pouvoir ne semble que religieux, il est "en même temps politique, mais ce pouvoir politique n'apparaît que par le biais du religieux". Religieux et politique sont "les deux faces d'une même réalité". Les symboles "illustrent" le pouvoir, et selon "la nature du pouvoir", leur langage varie, se complexifie. Mais par leur "force de suggestion", les symboles "possèdent en eux-mêmes un pouvoir"... renforçant celui sur les hommes.

En voulant préserver la cohérence de cette volumineuse étude, ce compte rendu l'a privée de deux autres caractéristiques : la richesse et la finesse de la description ethnographique, dont une écriture de qualité rend l'abord agréable. Un seul regret cependant à la fin de la lecture du livre : que des portes théoriques ouvertes par l'auteur — telle la déconstruction de l'objet ethnique — soient trop vite refermées. Ainsi l'objet ethnique est-il tout aussitôt reconstruit sur des bases peut-être encore à discuter.

Catherine JOUAUX

PRESENTATION D'OUVRAGES

BREMAN Henk et DE RIDDER Nico, 1991, *Manuel sur les pâturages des pays sahéliens*, Paris : Karthala, 488 p.

Les pâturages sahéliens sont soumis aux variations d'un climat extrême : une saison des pluies courte et un rapport élevé entre l'évaporation et la pluviosité. Ce manuel est destiné aux techniciens et chercheurs qui ont pour tâche de déterminer les possibilités de la production animale sur la base de la production végétale des pâturages naturels et de suivre l'évolution des ressources naturelles. En coédition avec l'ACCT et le CTA.

BRETON Roland, FOHTUNG Bikia, 1991, Atlas administratif des langues nationales du Cameroun, Paris/Yaoundé : ACCT, CERDOTOLA, MESIRES (Programme DYLAN, Atlas Linguistique du Cameroun), 142 p.

Le présent atlas est le deuxième volume de la collection ALCAM (Atlas Linguistique du Cameroun), dont le premier fut l'inventaire préliminaire (1985). Il reste dans la lignée de ce premier travail, qu'il prolonge, en portant, par exemple, de 239 à 248 le nombre de langues identifiées au Cameroun. Mais, surtout, ce deuxième volume, à la différence du précédent qui était appuyé sur un considérable appareil scientifique spécialisé, est destiné à un plus large public. Très allégé, comportant moins de 150 pages, presque toutes de cartes, il offre une image plus accessible, tout en étant à bien des égards plus détaillée, du paysage linguistique du Cameroun, car il présente successivement,

pour chacune des 10 provinces et chacun des 49 départements du pays, deux cartes se faisant face, et donnant à la même échelle :

- l'une, le détail de toutes ses unités administratives (arrondissements et districts) et collectivités traditionnelles (chefferies) de 1^{er} et de 2^{ème} degré, avec leur chef-lieu,

- et l'autre, les aires linguistiques de toutes langues nationales, voire de leurs dialectes et parlers locaux.

Il permet ainsi, aux administrateurs, enseignants, étudiants, chercheurs, curieux et amateurs divers, à tous ceux qui s'intéressent ou se passionnent pour les réalités culturelles de ce pays, de voir la localisation la plus précise possible de ses ensembles linguistiques vivants. C'est un outil indispensable à toute administration, bibliothèque, entreprise, désireuse d'avoir une image complète, nationale, régionale ou locale du Cameroun. C'est un nouvel aboutissement, impressionnant (même s'il reste encore partiellement provisoire), de quinze ans d'un travail pionnier de toute une équipe de chercheurs de disciplines différentes, scrutant toute la diversité humaine du pays, selon une méthode rigoureusement définie d'enquêtes de terrain et d'analyse en laboratoire.

CARON Bernard, 1991, *Le haoussa de l'Ader*, Berlin : D. REIMER (Sprache und Oralität in Africa), 387 p.

Cet ouvrage, extrêmement dense, est une version remaniée de la thèse de doctorat d'Etat soutenue par B. CARON en 1987. Il vient combler une part du déficit en matière de publications puisque la grande majorité des études sur le haoussa porte sur le "haoussa standard" du Nigeria (Kano) et si peu sur les parlers haoussa du Niger.

Nous espérons qu'un compte-rendu pourra en être fait dans le prochain bulletin de liaison. En attendant, nous reproduisons ici l'essentiel de la table des matières en guise de présentation de cet ouvrage.

- Introduction : situation de la langue, méthodologie, esquisse phonologique.
- Structure de l'énoncé : phrase verbale, phrase non-verbale, thématization et focalisation, constructions intransitives, troisième argument, repérage de la relation prédicative, structure de l'énoncé et modalités assertives.
- Syntagme nominal (morphologie) : exposants du genre et du nombre, nom indépendant, noms dépendants ou adjectifs, pluriels, nominaux adverbiaux, pronominaux, nominaux qualificatifs, numéraux, idéophones.
- Détermination nominale (valeurs) : choix de la notion, opération d'extraction, spécification quantitative, spécification qualitative.
- Énoncés non-verbaux : énoncés équatifs et de localisation, présentatif et existenciel, autres relations.
- Morphologie du système verbal et structure de l'énoncé : paradigmes de conjugaison (morphologie et valeurs), classes verbales (morphologie et valeurs).
- Textes.
- Lexique hausa-français de 5.000 termes environ.
- Index français-hausa de 2.000 termes environ.
- Bibliographie et index.

KUOH Christian, 1991, *Une Fresque du Régime Ahidjo*, Paris : Karthala, 208 p.

L'auteur livre ici une suite du bilan de l'ère Ahidjo. Si le président Ahidjo y apparaît toujours comme le grand constructeur de l'Etat camerounais, l'auteur expose également en toute franchise les occasions manquées, les dérives et les erreurs qui marquèrent les dernières années de sa présidence. On y trouvera aussi des informations inédites sur les circonstances dans lesquelles Ahmadou Ahidjo fut amené à quitter le pouvoir.

MBAÏOSSO Adoum, 1990, *L'éducation au Tchad*, Paris : Karthala, 272 p.

A la lumière des documents officiels et des réponses données par les enseignants et élèves sur l'échec de l'école, l'auteur présente des propositions pour remédier à la crise scolaire actuelle d'un pays éprouvé par une longue guerre.

Paroles d'officiers, 1950-1990. Des Saint-Cyriens témoignent. (Promotion Extrême-Orient, éd.), 2 rue de Varize, 28000 Chartres, 654 pages, 300 ill.

Cet ouvrage rassemble 163 témoignages rédigés par 84 Saint-Cyriens de la promotion 1950-1952 "Extrême-Orient". Ces récits très divers portent sur plus de quarante années d'une histoire de France particulièrement mouvementée. Les officiers qui les ont écrits ont vécu, enfants ou adolescents, la deuxième guerre mondiale, qui fut souvent source de leur vocation. Après leur passage dans les écoles militaires, ils ont été confrontés dans des conditions souvent dramatiques à tous les aspects de la décolonisation ainsi qu'aux mutations du monde moderne.

Le lecteur sera surpris par la variété des missions qu'ont eu à remplir ces officiers en France et à travers le monde, de l'Indochine de Dien Ben Phu (à leur sortie d'école) à la Nouvelle Calédonie de M. PISANI. Un tiers des textes porte sur l'Afrique du Nord, une vingtaine sur l'Afrique au sud du Sahara et Madagascar.

Dans le bassin du Tchad sont évoqués, pour la période qui précède les indépendances, la vie à Fada dans le nord du Tchad (L. CARON), la recherche de "bandits" toubou au Djado (B. HAPPE), le maintien de l'ordre au Cameroun en 1960 (J. CAMPENON). Pour la période suivante trois textes portent sur les opérations militaires au Tchad (J. DOMINIQUE, R. DELPT, J. POLI) et un sur la RCA relate l'opération Barracuda en 1970 qui provoqua le départ de Bokassa (B. DIEGNIENI).

Ces textes courts (ils ne dépassent pas vingt pages) se lisent agréablement et livrent des éclairages inédits sur des événements historiques aussi variés qu'importants. Pour l'historien, ces témoignages vécus sont une source d'information d'une grande richesse. La consultation du livre est facilitée par un index des noms de personnes, un glossaire des signes militaires et un autre de l'École de Saint-Cyr, ainsi qu'un lexique de termes vernaculaires d'Indochine et d'Afrique du Nord.

ZELTNER Jean-Claude , 1992, *Tripoli, carrefour de l'Europe et des pays du Tchad, 1500 - 1795*, Paris : L'harmattan.

Ce n'est que dans les années 1820 que les explorateurs européens, traversant le Sahara, découvrirent les pays du bassin tchadien. Mais les produits de leur industrie y étaient connus et appréciés depuis longtemps : verroterie de Venise, papier de Pise, armures et cottes de mailles de Lombardie et d'Allemagne, draps de Marseille, étoffes de coton, de lin, de chanvre, tissés sur les métiers d'Angleterre, de France, et d'Italie, faisaient l'objet d'une forte demande sur les marchés de l'intérieur. En retour, ceux-ci expédiaient de l'ivoire, des cuirs, de la poudre d'or, des esclaves.

Tripoli était le lieu des échanges. Son port, spécialisé dans le commerce à longue distance, accueillait à la fois les caravaniers de la mer et les caravaniers du désert. Activité lucrative certes, mais exposée à des périls constants : les routes maritimes n'étaient pas plus sûres que les routes terrestres.

Jamais pourtant le trafic ne fut interrompu de façon durable. Négociants, armateurs, commanditaires de caravanes ont montré une obstination qui n'a pas fini de nous surprendre.



Antiaris Africana, arbre relictuel de l'extrémité septentrionale des monts Mandara. (Dessin de Christian SEIGNOBOS).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABAKAR ADOUM HAGGAR (dir.) - 1992 - *Annuaire des chercheurs de la République du Tchad*, N'Djaména : Centre National d'Appui à la Recherche (B.P. 1228 N'Djaména), Coll. Travaux et documents scientifiques du Tchad.
- ALBASU Sabo Abdullahi - 1990 - "The lebanese in Kano : an immigrant community in a hausa-muslim society in the colonial and post-colonial periods." PhD en histoire, Bayero University, Kano, 439 p.
- BOUTAT Alain - 1991 - *Technologies et développement au Cameroun*, Paris : L'harmattan, 235 p.
- BRETON Roland et FOHTUNG Bikia - 1991 - *Atlas administratif des langues nationales du Cameroun*, Paris/Yaoundé ACCT-CERDOTOLA-MESIRES (Programme DYLAN, Atlas Linguistique du Cameroun), XIV + 143 p., cartes. [Adresse pour commandes : ACCT, 13 quai A. Citroën, 75015 Paris.]
- CLEMENT D. 1992 "Actions de développement sans objectifs, le cas des actions hydrauliques des ONG dans des monts Mandara", IUED Genève, 8 p.
- CLEMENT D. 1992, "Analyse des techniques liées aux programmes hydrauliques des ONG, dans les monts Mandara", IUED Genève, 19 p.
- DAVID Nicholas, 1991, *Demeure des Esprits : pots et personnes dans le Nord du Cameroun* (trad. Y. Le Bléis), Université de Calgary, vidéo-cassette, 50 min.
- DENIS Pierre - 1991 - *L'armée française au Sahara (de Bonaparte à 1990)*, Paris : L'harmattan, 320 p.
- DJIAN Georges - 1991 - "Etude sur les senoussistes et leur action dans le Centre Africain", *Islam et sociétés au sud du Sahara*, nov. 91, n° 5, p. 109-138.
- DUMAS-CHAMPION Françoise, 1991, "L'appel aux Dieux : La parole juratoire chez les Massa du Tchad", *Le serment*, 2. *Théories et devenir* (R. Verdier éd.), Paris : Ed. du CNRS.

Méga-Tchad 92/1

DUMONT Pierre - 1991 - Le français, langue africaine, Paris : L'harmattan, 176 p.

FROMENT Alain - 1991 - Origine et évolution de l'homme dans la pensée de Cheik Anta Diop : une analyse critique, Cahiers d'Etudes Africaines 31 (1-2), pp. 29-64.

GREGOIRE Emmanuel - 1986 réédition 1990 - Les alhazai de Maradi. Histoire d'un groupe de riches marchands sabéliens. Paris : ORSTOM, collection "Travaux et documents" n° 187, 228 p.

GREGOIRE Emmanuel - 1991 - "Islam et identités marchandes à Maradi (Niger)", Conférence on Islamic identities in Africa, Londres, SOAS, 18-20 avril 1991, 11 p.

GREGOIRE Emmanuel - 1991 - "Accumulation marchande et propagation de l'islam en milieu urbain : le cas de Maradi (Niger)", Islam et sociétés au sud du Sahara, nov. 91, n° 5, p. 43-55.

GUILLAUMONT P et S (éd.) Ajustement structurel, ajustement informel - Le cas du Niger, Paris : L'harmattan, 311 p.

HAVELANGE Françoise - 1991 - Libérer la parole paysanne au Sahel, Paris : L'harmattan, 126 p.

KLEDA Samuel - 1991 - La sorcière et son fils. Contes Toupouri du Cameroun, Paris : L'harmattan, 176 p.

LE RUMEUR Guy - 1991 - Méhariste et chef de poste au Tchad, Paris : L'harmattan, 189 p.

MARTIN François - 1991 - Le Niger du Président Diori 1960-1974, Paris : L'harmattan, 430 p.

MBAIOSSO Adoum - 1990 - L'éducation au Tchad, Paris, Karthala, 272 p.

NORRIS H.T. - 1990 - Sufi mystics of the Niger desert. Sidi Mahud and the hermits of Air. Oxford : Clarendon Press, 180 p.

OYONO Dieudonné - 1991 - Avec ou sans la France ? La politique africaine du Cameroun depuis 1960. Paris : L'harmattan, 201 p.

- Sahara n° 4, Préhistoire et histoire du Sahara, 1992, Segrate : Pyramids, 180 p.
(Pyramids snc, Seconda Strada 2, San Felice, 20090 Segrate (Milano),
Italia).
- TRIAUD Jean-Louis - 1991 - "La Légende noire de la Sanusiyya", Colloque
International "Religion et histoire en Afrique au sud du Sahara", Paris :
Centre de recherches africaines, 15-17 mai 1991.
- TRIAUD Jean-Louis - 1991 - "Redécouvrir la Sanusiyya. L'étude inédite de
l'interprète Djian, d'après les archives personnelles de Muhammad al-
Sunni", Islam et sociétés au sud du Sahara, nov. 91, n° 5, p. 105-108.
- UNESCO - 1991 - (Collectif) Sabel, Nordeste, Amazonie - Politiques d'aménagement
en milieux fragiles, Paris : L'harmattan, 233 p.
- VINCENT Jeanne-Françoise - 1991 - "Serment-ordalie, justice et pouvoir chez les
montagnards mofu-Diamaré (Cameroun du Nord)", *Le serment, 1. Signes
et fonctions* (R. Verdier éd.), Paris : Ed. du CNRS.

SOMMAIRE

Editorial par C. BAROIN et D. BARRETEAU.....	p. 5
Rappel : l'Homme et le végétal	p. 6
A la mémoire de Michel DIEU	p. 7
Annonces	p. 9
- L'Homme et l'eau	
- Culture, language and environment in the savannah	
Comptes rendus de colloques et séminaires	p. 18
Articles	p. 19
- Socio-politique de l'eau (D. CLEMENT)	
- Le Balanites Ægyptiaca (S. ZOCCARATO)	
Thèses et mémoires	p. 34
- J. - L. TRIAUD, 1991	
Comptes rendus d'ouvrages	p. 39
- BERNUS - POUILLON (1990)	
- BOUQUET (1990)	
- DELERIVE (1991)	
- JUNGRAITHIMAYR (1991)	
- TOURNEUX (1991)	
- VINCENT (1991)	
Présentation d'ouvrages	p. 59
Références bibliographiques	p. 65